. N° 5 Mars 1919

LE SEMEUR



Le Numéro : 75 centimes

SOMMAIRE :

PARIS

41, RUE DE PROVENCE, 41

LE SEMEUR

est l'organe des Associations Chrétiennes d'Étudiants de France

Il paraît le 20 de chaque mois, de Novembre à Juillet

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF :

Raoul ALLIER

41, Rue de Provence, PARIS



Le Numéro : 0 fr. 75



Prix de l'abonnement : **Cinq francs.**

Pour l'Etranger, *sauf l'Alsace et la Suisse :* Six francs.

Le moyen le plus pratique est de prendre à la poste un **mandat-carte,** *ce qui évite l'envoi d'une lettre.*

Tous les envois d'argent, mandats, chèques, etc., doivent être établis au nom de Mlle Viguier. *Il est important d'observer cette règle.*

Les opinions exprimées dans les articles signés n'engagent que les signataires

／LE SEMEUR

21e Année. No 5 — Mars 1919

LA RELIGION DE J.-J. ROUSSEAU

(2e article)

Son Retour au Calvinisme

Bien qu'il ne faille pas attacher une grande importance aux *Souvenirs* de la marquise de Créqui, — œuvre médiocre attribuée à un aventurier des lettres, Cousen dit de Courchamps, — on y trouve, sur Rousseau, une anecdote très caractéristique et probablement assez proche de la vérité.

Le fait se passait en 1745 ou 1746, quand Jean-Jacques remplissait, auprès de Mme Dupin, les fonctions de secrétaire. Un jour, de la part de sa maîtresse, il se présente chez la marquise de Créqui et lui demande des renseignements sur un domestique qu'elle venait de casser aux gages. La marquise est frappée de la figure intelligente et agréable du jeune homme, non moins que de sa timidité qu'elle attribue à l'infériorité de sa position. Elle ne résiste pas à l'envie de

causer avec lui. Au lieu donc de le renvoyer sans réponse, ce qui l'aurait dispensée de toute relation avec une bourgeoise enrichie comme Mme Dupin, elle le fait asseoir fort poliment et mande son maître d'hôtel pour avoir le renseignement demandé.

— « Je n'ai jamais eu à me plaindre de l'honnêteté de cet homme, répond le maître d'hôtel, mais il était protestant ; et, en cette qualité, il refusait d'assister, avec les autres domestiques, à la prière du soir. C'est pour cela que je l'ai congédié. »

Aux yeux de la marquise, le motif était suffisant pour justifier le renvoi. Mais Rousseau ne pensait pas de même.

— « Moi aussi, dit-il avec un grand air de douceur et de mélancolie, moi aussi je suis protestant. »

— « En êtes-vous bien sûr ? » répliqua la grande Dame ; et la voilà qui, prise d'un beau zèle, se met à faire de la controverse avec Rousseau et entreprend de le ramener à la seule religion qui lui parût acceptable, le Catholicisme.

La scène est assurément fort piquante et elle nous est une preuve du charme que reflétait, à cette époque, la physionomie de Rousseau, laquelle, dès l'abord, lui attirait tant de sympathies, même dans les milieux les plus aristocratiques. Malheureusement, en se disant protestant, il commettait tout uniment un men-

songe. A cette date, en effet, il appartenait encore officiellement à la religion catholique, et c'est seulement neuf ans plus tard, en 1754, qu'il devait opérer sa rentrée dans la religion de ses pères, le Calvinisme.

Comment expliquer cette attitude équivoque ? Avait-il conscience de commettre un acte délictueux en se prévalant d'un titre qui ne lui appartenait pas ? — En dépit des apparences contraires, j'incline à penser que sa réponse à Mme de Créqui était sincère. En toute bonne foi, il croyait pouvoir se dire protestant, parce qu'au fond de son cœur, il avait déjà renié le Catholicisme, et que, de ce fait, il s'imaginait être redevenu Calviniste. En homme qui ne s'embarrassait ni des rites, ni des formules, il tenait pour nulle son abjuration de Turin, et comme il ne lui semblait pas possible de ne se rattacher à aucune Confession religieuse, c'était au Calvinisme de ses aïeux qu'allaient dès lors ses préférences ; et c'est pour cette raison que, dès 1745. il n'hésitait pas à se dire protestant, en attendant que les circonstances lui permissent de reprendre sa place parmi ses coreligionnaires de Genève.



Pour comprendre cette évolution, il convient de se souvenir de sa nature étonnamment impressionnable et passive. Nulle âme n'était plus malléable que la sienne. Les influences du

dehors exerçaient sur son esprit et sur sa volonté une action presque toujours dominante ; et c'est par là que s'expliquent les multiples contradictions qu'on relève dans sa conduite et dans ses idées. En toute occasion, il subissait les directions du milieu où il se trouvait.

Qu'on se rappelle son passé. C'était presque sans s'en douter qu'il était venu au Catholicisme, redoutant par-dessus tout de chagriner le Curé de Confignon et Mme de Warens qui l'avaient comblé de leurs bontés. Mais une fois catholique par son abjuration, il s'était appliqué à l'être pour tout de bon. A Turin d'abord, sous la tutelle de l'abbé Gaime, ensuite à Chambéry et aux Charmettes, il avait fait montre d'une scrupuleuse fidélité aux obligations de la religion catholique. Il assistait aux offices et participait aux sacrements comme il le voyait faire dans son entourage. Bien plus, un jésuite avait pris en mains la direction de sa conscience, et il sentait que le saint évêque d'Annecy étendait jusqu'à sa modeste personne un peu de la protection affectueuse dont il couvrait Mme de Warens, sa bienfaitrice.

Vivant dans une telle ambiance, en relations quotidiennes avec des prêtres et des religieux, c'eût été miracle qu'il n'eût pas fait figure de catholique pratiquant et convaincu. Comment aurait-il essayé de résister aux exemples qu'il avait sous les yeux ? Il était trop sensible aux

avantages que lui avait valus sa conversion pour risquer de les compromettre par quelque vélléité de résistance, d'autant plus que le catholicisme, par la pompe de son culte, la minutie de ses règles et surtout l'urbanité affable de ses ministres cadrait mieux, lui semblait-il, avec le tour sentimental et poétique de son esprit, la nonchalance de sa volonté naturellement rebelle à l'effort, et enfin ce besoin de sollicitude tendre que la mort de sa mère n'avait fait qu'aviver et qui n'avait jamais trouvé satisfaction auprès des ministres genevois. Non, en vérité, sa foi nouvelle ne lui était pas à charge, et, à se sentir ainsi choyé dans la quiétude d'une petite ville savoyarde, où personne ne songeait à se soustraire à l'emprise du catholicisme, il se déclarait pleinement heureux.

Les choses changèrent quand il eut quitté Mme de Warens pour se faire une situation plus digne et plus indépendante. Son préceptorat à Lyon, chez les Mubly, fit une première brèche dans l'édifice de ses croyances. Ses rapports avec Bordes, philosophe libertin d'un anticléricalisme agressif et ami de Voltaire, lui furent particulièrement préjudiciables. En 1742, quand il arriva à Paris, il était déjà assez dégagé de ses pratiques religieuses pour oser écrire que « le catéchisme devait être relégué parmi les bagatelles sans conséquence ».

Secrétaire de l'Ambassadeur de France à Venise, il fréquentait encore les églises et assistait aux vêpres chez les *Mendicanti ;* mais il a bien soin de nous dire que c'était pour entendre une cantatrice en vogue et lorgner les jolies dévotes.

Bref, il avait suffi de quelques années de vie facile et de contacts suspects pour faire de lui le chrétien nonchalant qu'il était devenu. Sa foi d'Annecy avait cessé d'être agissante : elle n'était plus qu'un mauvais vernis où les heurts d'une existence sans contrôle et sans discipline faisaient déjà apparaître de multiples craquelures.

La crise morale à laquelle il fut en butte lors de son retour à Paris, en 1744, acheva de le détacher de ses convictions religieuses. A cette date, en effet, commence ce qu'on a appelé « les années troubles » de la vie de Rousseau. Il s'est lié avec Thérèse, et de cette union de hasard indigne de lui, naissent cinq enfants qu'il fait porter sans vergogne, sinon sans remords, à l'hospice des Enfants trouvés. Chez Mme Dupin, dont il est devenu une sorte de factotum, il se complait dans les frivolités mondaines les moins austères ; en sa double qualité de poète et de musicien, il est de toutes les fêtes et de tous les divertissements et s'accommode parfaitement de cette existence débridée qu'on mène dans les châteaux et les demeures aristocratiques où il est admis. Par surcroît,

il se lie non seulement avec Diderot dont la verve primesautière et l'amitié impétueuse l'ont séduit, mais encore avec tous les coryphées de l'impiété et, à leur suite, il est entré comme chroniqueur musical à l'Encyclopédie.

On le voit donc, à le considérer du dehors, il appartient bel et bien au clan des philosophes, c'est-à-dire à cette poignée d'hommes hardis et aventureux, qui s'étaient donné la mission d'ébranler les vieilles croyances et de reconstruire une société nouvelle sur les seules bases de la raison, du progrès et de la liberté.

J'admets sans peine que Rousseau allait moins loin que ses nouveaux amis, et qu'en dépit des objections dont ils s'amusaient à l'assaillir chez le baron d'Holbach, il se cramponnait solidement aux trois ou quatre vérités essentielles qui sont communes à toutes les religions, parce qu'elles ont leur principe éternel dans la conscience. Il n'en est pas moins certain qu'un changement profond s'était opéré en lui. Sans doute, il était encore catholique, puisqu'il n'avait annulé, par aucun acte authentique, la libre adhésion qu'il avait donnée, en 1728, à la foi catholique et que son nom figurait toujours sur les registres de catholicité de la paroisse St-Jean à Turin. Mais par le laisser-aller de sa vie, par l'abandon progressif de ses habitudes cultuelles, par ses fréquentations de plus en plus étroites avec les fanfarons de l'impiété, il était arrivé peu à

peu à cette atonie de l'âme, à cette lassitude de la volonté, à ce dégoût général qui se manifestent d'ordinaire, chez certains catholiques, quand ils sont à la veille de rompre avec leur passé et qu'ils s'apprêtent à chercher refuge dans les rangs de la libre-pensée.

Qu'on ne s'étonne donc pas qu'en 1745, il ait pu, presque avec bonne foi, déclarer à Mme de Créqui qu'il était protestant. Par là, il entendait dire que, tout au moins par ses sentiments intimes, il n'était plus catholique, mais qu'il était resté chrétien et que déjà, dans le fond de son cœur, il préparait son retour au protestantisme.



Sur ce retour, nous avons les explications du Livre VIII des *Confessions*. Mais combien ce récit diffère de celui de la conversion de Turin ! L'intérêt dramatique y est entièrement absent. Au lieu de cette crise d'âme, de ces inquiétudes de conscience, de ces méditations prolongées et de ces hésitations angoissantes qu'éprouvent d'ordinaire ceux qui répudient une confession religieuse pour en embrasser une autre, ce n'est qu'un simple épisode de voyages que l'auteur raconte sans la moindre émotion, sans aucune de ces notes vibrantes qui jaillissaient de sa plume, chaque fois que sa sensibilité était fortement ébranlée.

En réalité, sa démarche fut due à une

cause tout à fait fortuite : à l'offre que lui fit son ami Gauffecourt de l'emmener à Genève où l'appelaient ses affaires ; d'où il suit que, sans cette circonstance, l'idée ne lui serait sans doute pas venue de se mettre en route, ni, par suite, de rejeter l'étiquette catholique. Comme mobile, on conviendra que c'est un peu maigre...

Rousseau aime trop les voyages pour ne pas saisir avec empressement l'occasion de revoir son pays natal. Ses dispositions sont vite prises, et accompagné de sa Thérèse, dont la présence lui est indispensable comme garde-malade, le voilà qui monte avec Gauffecourt dans un carrosse bourgeois, lequel, à très petites journées, les mènera à Genève.

A Lyon, les amis se séparent. Rousseau prend la route de Chambéry. C'est dans cette ville qu'il revoit vieillie, avilie et en proie à la plus affreuse misère, celle qu'il appelait encore « sa chère maman », Mme de Warens ; c'est là aussi qu'il met la dernière main à la Dédicace de son Discours sur *l'Inégalité des Conditions* qu'il vient de rédiger pour l'envoyer à l'Académie de Dijon. Dans cette Dédicace, où il prodigue à tous ses concitoyens, les magistrats et le peuple, sans oublier les femmes, les éloges les plus magnifiques et les félicite de la sagesse de leurs intitutions et de leur absolue indépendance vis-à-vis de ce chef étranger qu'est le Pape, il encense tout naturellement le corps des Pasteurs qui « cultivent avec succès le

grand art de la chaire » et font briller dans leurs personnes, « la sainteté des mœurs, la sévérité pour soi-même et la douceur pour autrui, » en un mot, l'esprit du Christianisme. Mais, par un oubli qui nous déconcerte, il ne dit pas un mot de la démarche qu'il s'apprête à faire auprès d'eux quand, quelques jours après, il sollicitera la faveur d'être réintégré dans la foi de ses pères. Ce silence n'est-il pas l'indice que sa conscience n'était torturée d'aucune préoccupation d'ordre spirituel et qu'il pouvait s'abandonner tout entier à l'enchantement du voyage et à la vaine gloriole de reparaître, avec tout l'éclat de sa jeune et déjà bruyante renommée, dans cette ville de Genève d'où il s'était enfui 26 ans auparavant, à la façon d'un vagabond pour courir les aventures : sentiment très humain, que connaissent la plupart de ceux qui, à force de talent et de chance, ont réussi à faire leur trouée dans la vie, mais où l'inquiétude religieuse n'avait pas la moindre part.

Rousseau trouve à Genève l'accueil qu'il était en droit d'attendre. Il est fêté et choyé par ses compatriotes qui voient en lui une manière de grand homme dont la gloire rejaillit sur la cité, et, en leur compagnie, il se livre « à l'enthousiasme républicain qui l'a amené », oubliant, en un instant, qu'il a vécu dix ans en Savoie sous l'autorité du roi de Sardaigne et douze ans à Paris, parmi les philosophes et les grandes Dames à qui la Cour n'était pas étran-

gère, que son *Devin du village* a été joué à Fontainebleau en présence de Louis XV et que tant de souvenirs ont dû lui façonner, peu à peu, une âme de sujet, faite de respect et d'attachement pour la personne du Roi. Il lui a suffi de se retrouver au bord de son lac pour se dépouiller, d'un seul coup, de ses sentiments monarchiques et revêtir une âme républicaine. On ne fait pas plus élégamment une volte-face !

Sa prestesse à changer d'opinions politiques n'eut d'égale que celle qu'il mit dans l'évolution de ses croyances religieuses. Il nous livre d'un mot le secret de sa brusque détermination : « honteux, dit-il, d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. »

Voilà donc qui est clair : comme il a besoin, pour la publication des ouvrages qu'il médite, de récupérer ce titre de citoyen de Genève qu'il sera si fier d'inscrire au-dessous de son nom, à la première page de chacun de ses livres, et comme il y a incompatibilité légale entre ce titre et la profession du culte catholique, il n'hésite pas une minute à renier cette profession qui est la sienne depuis 26 ans et se déclare prêt à remplir toute les formalités requises pour être réintégré, tout ensemble, dans la communion calviniste et dans ses droits de citoyen.

En vérité, pour l'honneur de Rousseau, on aurait préféré des raisons d'un ordre plus élevé.

L'écrivain qui, de nos jours, tenterait de justifier son passage de la libre-pensée au catholicisme ou du catholicisme à la libre-pensée, par l'énumération des avantages et des profits que lui a valus ce changement, s'attirerait toutes les sévérités de l'opinion publique, et ce serait justice. Il faut croire qu'on avait moins de scrupules au XVIII[e] siècle, puisqu'à Genève tout au moins, quand on sut que Rousseau demandait à rentrer dans le protestantisme, on fut unanime à approuver cette démarche.



Les formalités à remplir n'étaient pourtant ni faciles ni agréables pour l'amour-propre du pénitent. L'article 56 des *Ordonnances ecclésiastiques* de 1576 n'avait pas été abrogé. Or, il stipulait toute une procédure qui paraissait avoir été empruntée au S. Office : comparution devant le Conseil, deux ou trois jours de prison, amende honorable et génuflexion devant le Consistoire.

Fort heureusement pour Rousseau, les autorités civiles et religieuses s'entendirent pour alléger et simplifier cette procédure. Vu l'état de sa santé et son extrême timidité, il n'eut à se présenter que devant une commission consistoriale de 6 membres, trois pasteurs et trois laïques, tous désireux de lui faire plaisir et de le traiter, non en transfuge qui revient à résipis-

cence, mais en glorieux enfant de la cité, à qui l'on est heureux d'ouvrir les bras en signe de tendresse.

Sur le conseil de son ami Perdriau, il avait préparé, pour la circonstance, un éloquent discours. Mais, quand il fallut le réciter, il se troubla, nous raconte-t-il, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot. Toute sa harangue se borna à répondre bêtement par *oui* et par *non* aux questions qu'on lui posait. Bref, il joua, dit-il, le rôle du plus sot écolier.

Mais comme on était très fier de cette recrue de marque, on se déclara satisfait et on l'admit à la communion. En même temps, il fut réintégré dans ses droits de citoyen et fut inscrit sur le rôle de la taxe des gardes pour laquelle il eut à verser 18 florins.

Le récit de Rousseau se termine par des considérations générales qui valent d'être retenues : « Je pensais, dit-il, que l'Evangile étant le même pour tous les chrétiens, et le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêlait d'expliquer ce qu'on ne pouvait entendre, il appartenait, en chaque pays, an seul souverain de fixer le culte et ce dogme inintelligible et qu'il était par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrit par la loi. »

Ces quelques lignes résument toute la pensée de Rousseau sur les rapports du spirituel et du temporel. Pour lui, c'est le souverain, c'est-

à-dire l'Etat, qui est le maître absolu de la croyance et des pratiques cultuelles des sujets. Ce qu'il décide sur ce point a force de loi. C'est le retour à la vieille maxime : *cujus regio, ejus religio*. En vertu de ce principe, l'autorité du souverain s'étend non seulement aux corps et aux biens, mais encore aux consciences. Les sujets lui doivent obéissance en toutes choses, même dans la façon d'adorer Dieu. Cette théorie, que Rousseau a reçue de Mme de Warens, il la tient pour indiscutable, et, pour son propre compte, il s'y est toujours montré fidèle. Il a été calviniste, à Genève, jusqu'à 16 ans, parce que telle était la confession de sa ville natale. A Annecy, à Chambéry et à Paris, vivant en terre catholique, il s'est soumis aux prescriptions de la foi catholique. Et, maintenant que son dessein est de planter de nouveau sa tente à Genève, il se considère comme obligé de redevenir protestant. En vertu de cette même règle, il serait orthodoxe à St-Pétersbourg et musulman à Constantinople.

Tant de souplesse nous déconcerte ; et nous avons une peine extrême à concevoir que les formules de foi et les rites cultuels puissent dépendre des institutions politiques du pays que l'on habite. Mais sous l'Ancien Régime, la séparation n'était pas encore définitivement faite entre le domaine spirituel et le domaine temporel. Les Eglises sollicitaient, à tout propos, la protection des Rois, et ceux-ci, en échange, se mêlaient de

trancher les questions les plus délicates qui eussent dû être réservées, semble-t-il, à la seule autorité des Eglises ou, au moins, à l'autonomie de la conscience. C'est ce qui explique, soit dit en passant, pourquoi les Constituants, presque tous élèves de Rousseau, ne comprirent rien à la résistance du clergé s'insurgeant contre la Constitution civile. Le plus naïvement du monde, ils s'imaginaient qu'étant les héritiers des prérogatives des Rois, ils avaient le droit de légiférer en matière de discipline, de bouleverser le vieux statut de l'Eglise de France et d'y substituer, de leur seule initiative, une législation nouvelle qui jetait le trouble dans les consciences. Au fond, c'est à Rousseau qu'incombe la responsabilité de cette politique maladroite et tracassière, qui fit dévier la Révolution et ouvrit la porte à la guerre civile.

On remarquera encore qu'au moment de se détacher du catholicisme pour rentrer dans le protestantisme, Rousseau éprouve le besoin de proclamer, en termes très nets, sa foi chrétienne, non pas précisément une foi confessionnelle portant sur les différences spécifiques qui séparent les diverses branches du vieux tronc chrétien, mais une foi d'ensemble, ayant pour objet les vérités primordiales communes aux principales confessions.

Il commence par déclarer que la fréquentation des encyclopédistes, presque tous athées et matérialistes, bien loin d'ébranler sa foi, l'avait

affermie, en raison de son aversion naturelle pour les disputes et les partis. Il croit en Dieu et il y croit de toute son âme. « L'étude de l'homme et de l'univers, dit-il, m'avait montré les causes finales et l'intelligence qui les dirigeait. Il y a trop d'ordre, trop d'harmonie dans le monde pour qu'on ne soit pas obligé de remonter à l'intelligence souveraine et créatrice qui en est l'auteur. »

Mais il ne lui suffit pas d'être déiste : il précise en quoi consiste son christianisme. Sa foi repose tout entière sur l'Evangile. Il a lu la *Bible ;* il a particulièrement étudié l'Evangile et cette étude « lui a fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnaient à Jésus-Christ, les gens les moins dignes de l'entendre. »

Par cette affirmation un peu hautaine, il se sépare, non seulement des encyclopédistes qui ont déversé sur la personne du Christ tant d'injures et de sarcasmes, mais encore de ceux qui ont entouré le texte évangélique de ce qu'il appelle le fatras de leurs petites formules.

Il ne sera donc, ni avec les esprits forts qui rejettent toute révélation, ni avec les esprits étroits qui s'acharnent à ramener la religion à leur mesquine mesure.

Suivant une expression qui lui est familière, il s'attachera uniquement à l'essentiel de la religion ; il sera chrétien tout court, estimant que « ce qui est forme et discipline est, dans chaque pays, du ressort des lois. »

De ce principe si sensé, si social, si pacifique, il tire cette conclusion que « voulant être citoyen de Genève, il devra être protestant. »

Voilà l'ensemble des raisons qui l'ont décidé à revenir au culte établi dans son pays. Ces raisons sont exclusivement d'ordre politique, encore que sa démarche lui soit une occasion de marquer son sincère attachement à la foi chrétienne. Mais ce n'est pas, à proprement parler, une conversion. Il fréquentera plus régulièrement le temple, y entendra des sermons et joindra sa belle et forte voix de baryton à celle de ses coreligionnaires pour le chant des psaumes. Mais il n'y aura rien de changé dans sa mentalité religieuse. Après comme avant, il sera un chrétien hors cadre, un chrétien à qui répugnent les règles et les contraintes, qui n'accepte ni les dogmes, ni les prières verbales, qui ne veut pas d'intermédiaire entre Dieu et lui et qui entend l'adorer à sa façon, suivant l'inspiration de son cœur, en toute liberté.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, quelques années plus tard, quand son *Emile* le fera excommunier aussi bien à Genève qu'à Paris, il rompt pour la seconde fois et à grand bruit, avec ce calvinisme auquel il avait promis une fidélité éternelle. Catholique par le cœur, protestant par l'esprit, il était par-dessus tout *rousseauiste,* c'est-à-dire fondateur d'une Eglise, ou plutôt d'une école religieuse, dont les adeptes de plus en plus nombreux sauveront le

spiritualisme des attaques grossières du matérialisme et de l'impiété, et prépareront les voies, sans en avoir conscience, au grand réveil religieux, opéré d'abord par le *Génie du Christianisme* et continué ensuite par les conférences de Lacordaire à Notre-Dame.

(*à suivre*). † Lucien LACROIX.

 

SOUVENIRS ET ENCOURAGEMENTS (1)

Mes chers Amis,

Pour la cinquième fois depuis le commencement de la guerre, nous nous réunissons afin de consacrer le dernier dimanche de février au recueillement et à la prière en communion avec tous nos amis et nos frères dispersés dans le monde entier. Chaque fois que nous nous sommes réunis, une émotion profonde étreignait nos cœurs. Mais ce n'était jamais exactement la même.

D'abord, ce qui avait changé, à chaque réunion, c'était le nombre de nos deuils ; et, d'année en année, le fardeau qui pesait douloureusement sur nos âmes s'est accru ; et, en ce moment où nous ne sommes plus sous le cauchemar des nouvelles que l'on redoute, — bien que nous n'en ayons pas fini avec les pertes : il y a les départs de ceux qui succombent aux suites de leurs blessures —, le poids s'est encore alourdi. Cette année-ci, de combien d'unités notre liste s'est-elle grossie ? J'ai voulu vérifier le nombre des notices nécrologiques que j'avais dû rédiger

(1) Allocution prononcée le 23 février 1919, à l'occasion de la journée de prière de la Fédération Universelle des Etudiants chrétiens.

pour le *Semeur* depuis février dernier, et je n'ai pas eu le courage de faire l'addition. Il y en avait trop. Et elles ne sont pas terminées, ces notices. J'en ai encore peut-être douze, peut-être quinze à écrire.

Chaque année, nous nous réunissions en pensant à ceux qui étaient tombés. En 1915 et en 1919, deux noms, entre les autres, ont été symboliques. En 1915, celui qui se présentait sur toutes nos lèvres, c'était celui de Francis Monod. Nous avions l'impression poignante que, dans cette victoire de septembre 1914 qui contenait en elle-même toutes les promesses des victoires futures et de la fin de la guerre, dans la victoire de la Marne, était tombé celui qui représentait le mieux les ambitions apostoliques de notre Fédération. Et voici que, peu de semaines avant la fin de la guerre, est tombé, à son tour, celui qui, depuis des années, incarnait, j'ose dire, notre Fédération. Vous savez que je veux parler de Charles Grauss. Est-ce qu'il vous paraît possible que nous puissions commencer cette réunion sans lire un message de lui ? Je suis convaincu, devant Dieu, que ce message ne nous fait pas défaut et qu'il est prononcé au fond de toutes nos consciences qui souffrent. Ce n'est ni le lieu ni le moment de présenter une biographie de Grauss. Elle viendra en son heure. Ne vous étonnez pas si elle est ajournée quelque temps encore. C'est par elle — et vous comprendrez cette pensée —

que nous voulons clore la série de nos notices nécrologiques. Il faut que ce soit par son nom et par sa mort, par sa victoire sur la mort, que se termine notre martyrologe.

Oh ! oui, d'année en année, le nombre toujours croissant de nos deuils a nuancé chacune de nos réunions. Mais autre chose encore a contribué à donner à chacune d'elles sa physionomie propre : c'étaient les circonstances extérieures au milieu desquelles nous nous rencontrions et qui étaient si loin de se ressembler.

En 1915, le sentiment qui pesait sur nous nous venait de l'horreur monotone de la guerre de tranchées. Nous pensions à ce supplice atroce que nous éprouvions lorsque, la nuit, il pleuvait et que les clapotements de la pluie sur nos fenêtres nous empêchaient de dormir en nous représentant nos camarades qui souffraient dans la boue et dans le sang. C'était l'éternelle et cruelle « situation inchangée » qui caractérisait cet hiver de 1915.

En 1916, c'était une autre torture. Nous étions réunis le 27 février et, depuis le 21, c'était la ruée furieuse de l'ennemi sur Verdun. Nous savions que les meilleurs de nos camarades étaient engagés dans la fournaise. Nous savions que beaucoup n'en reviendraient pas et nous nous demandions s'ils seraient seuls à périr, si la patrie n'était pas elle-même menacée. Je vois encore l'un de nous, à l'interruption de séance, se précipiter dans la rue

pour chercher le « communiqué » de l'après-midi et je sens encore l'angoisse avec laquelle nous attendions son retour.

En 1917, depuis quelques semaines — exactement le 2 février — l'Allemagne avait déclaré au monde qu'elle allait intensifier la guerre sous-marine. Depuis ce moment-là c'étaient des femmes et des enfants qui étaient traqués sur la mer par les pirates invisibles. Il semblait alors que quelque chose allait se produire. On regardait vers l'occident. On se demandait si l'Amérique n'était pas à la veille d'intervenir. En effet, quelques mois après, elle intervenait, mais, le 25 février, nous étions encore dans l'attente de ce que les consciences réclamaient.

En 1918, notre réunion paraissait particulièrement solennelle. Nous avions l'impression, sans pouvoir dire exactement pourquoi, que c'était peut-être la dernière que nous tiendrions pendant la guerre proprement dite. On sentait que, à une date peut-être prochaine, — que l'initiative en fût prise par les armées alliées ou qu'elle en fût prise par l'ennemi, — les rencontres décisives allaient commencer. Déjà, l'on entrevoyait qu'après la décision, l'on serait devant les grands devoirs inconnus, et nous éprouvions tous un besoin de nous taire, de réfléchir, de ceindre nos reins et d'attendre les obligations qui s'annonçaient.

Maintenant, la situation devant laquelle nous

sommes est telle que nous n'y sommes pas adaptés. Les hostilités ont pris fin ; la paix n'est pas encore là. Il ne nous semble pas possible, le matin, de ne pas chercher un communiqué dans nos journaux et, l'après-midi, il nous paraîtrait naturel d'en trouver un. Nous ne sommes plus en guerre ; mais nous ne sommes pas en paix. Nous ne pouvons pas encore nous assembler pour parler de tâches à entreprendre immédiatement.

Mes chers amis, est-ce que je me trompe ? Il me paraît bon pour nous que nous ayons cette période indécise entre la guerre et la paix. Oh ! ceux d'entre nous qui ont le grand privilège, pour quelque temps encore, d'être jeunes, comprennent peut-être malaisément ce que je veux dire. Ils ont en eux tous les bouillonnements d'une vie ardente et qui veut déborder, et ils se lanceraient dans l'action avec un enthousiasme dont nous aussi, certes, nous sommes capables, mais qui n'est pas seul en nous. Chez nous, les aînés, chez ceux qui reviennent, les uns après les autres, du front, chez ceux qui y sont encore et qui reviendront bientôt, il y a les souffrances accumulées, il y a les expériences faites, il y a tout ce dont il faut faire le compte, tout ce qu'il reste maintenant à s'assimiler avant de décider ce qu'on en fera. Et il est sain que, pendant quelque temps, nous soyons, je ne dirai pas contraints, mais aidés par les circonstances à nous taire, à nous recueillir, à méditer.

Depuis l'armistice, j'ai reçu beaucoup de lettres de membres de la Fédération qui pensent à ce que devra être notre premier Congrès national. Savez-vous ce que rêvent la plupart de nos camarades ? Ils désirent un Congrès qui se réunira à part du monde et où, avant de prendre les grandes résolutions de travail et de conquête, avant ces résolutions que l'on pense bien à prendre, l'on commencera par se serrer les uns contre les autres, par communier dans le souvenir des morts sur qui nous avions tant compté, par méditer devant Dieu, par implorer Celui sans lequel nous ne serions plus que des loques après ce que nous avons souffert, par le supplier de faire descendre en nous ces énergies qui rendent capables de toutes les initiatives, de toutes les batailles et de tous les triomphes.

Oui, nos camarades et nous-mêmes, nous avons besoin, pendant quelque temps, de nous taire et de nous recueillir. Or, Dieu, qui fait bien toujours toutes choses, a pris, si j'ose dire, ses mesures pour que nous ne méditions pas à vide et que cette période de recueillement nécessaire ne soit pas une période de torpeur spirituelle et de sommeil. Il y a des sommeils réparateurs, oui, mais seulement dans l'ordre physique : dans l'ordre spirituel, le sommeil est toujours mauvais. Il faut autre chose pour reposer et pour renouveler les forces. Pendant la période où nous sommes, Dieu permet que

nous soyons, comme nous ne l'avions jamais été dans l'histoire de notre Fédération, en contact avec les réalités qui nous font sentir l'importance de notre œuvre et qui nous apportent un précieux encouragement et le réconfort nécessaire. Remarquez combien nous sommes peu seuls, nous autres, les membres de la Fédération française. Nos avons à Paris, nous avons ici même, parmi nous, nos amis américains et anglais. Nous avons à cette réunion un membre de la Fédération britannique, notre ami M. Oldham, que je suis très heureux de saluer au nom de vous tous. Nos frères d'Amérique nous exhortent à prendre courage ; et nous savons que, de leur part, ce ne sont pas des paroles en l'air et que, pour eux, promesses faites ne tardent jamais à être promesses tenues. Nous savons, dans notre Fédération, quel secours nous est venu des Etats-Unis, et nous ne dirons jamais trop la reconnaissance que nous avons envers nos amis.

Mais il y a encore autre chose. Evidemment, pour beaucoup de membres de nos associations, la Fédération universelle ne comprend guère, après la France, que l'Angleterre, les Etats-Unis, et puis la Suisse. Il fallait élargir notre vision. Nous ne sommes pas allés retrouver la Fédération universelle : c'est elle qui est venue, cette année, chez nous.

D'abord, il y a ici ceux dont le seul travail dans les pays lointains est pour nous une leçon,

un exemple et une prophétie. Vous me permettrez, mes chers amis, de saluer ici, au nom de la Fédération française des Etudiants chrétiens, le vice-président de la Fédération universelle, Son Excellence M. Chengting-T. Wang, représentant officiel de la Chine à la Conférence de la Paix. Je pense avec un sourire à certains de nos libres-penseurs qui ignorent tout du monde spirituel et, parce qu'ils ont soin de ne pas s'informer de certains faits, se figurent que le christianisme n'agit pas dans le monde. Je voudrais qu'ils viennent dire ici que les chrétiens ne comptent pas dans le monde. Je ne rappelle pas simplement qu'il est un des membres les plus importants de la Conférence de la Paix, le chrétien qui s'appelle président Wilson. Nos journalistes ignorent professionnellement le chrétien qu'est M. Lloyd George. Croyez bien que nos journalistes ignoreront non moins professionnellement qu'un des membres de la Conférence de la Paix, venu d'Extrême-Orient, est le vice-président de la Fédération universelle des Etudiants chrétiens.

M. Chengting Wang était à différents Congrès où Grauss et moi nous l'avons rencontré. Dans ce temps-là, il était secrétaire général de la Fédération chinoise. Puis, lorsque la Révolution s'est produite et que la République a été proclamée en Chine, on a compris, dans cette démocratie nouvelle, qu'il lui fallait à tout prix des hommes, et l'on a compté sur notre Fédération

pour donner à cette démocratie naissante les hommes dont elle avait besoin. Du secrétaire général de la Fédération, on a fait un sénateur. Et lorsqu'il a fallu faire représenter la Chine à la Conférence de la Paix, c'est lui qu'on a choisi. J'ose dire qu'il y a là un hommage émouvant à la vertu sociale du christianisme.

La Fédération universelle est représentée encore par d'autres parmi nous et vous me permettrez de saluer aussi, au nom de la Fédération française, un homme qui représente la Fédération tchèque. C'est M. Antoine Boac, qui est ici. Et comme si, dans les pays qui ne sont pas la France, on était obligé d'aller chercher dans notre Fédération les meilleures représentations de ces pays, M. Boac fait partie de la mission déléguée par sa nation auprès de la Conférence de la Paix. Il est inutile de le dire à ces journalistes que je visais tout à l'heure et qui croient, en le taisant, supprimer un fait.

Pendant quatre ans, nous avons été sans nouvelles de nos amis de Bohême. Nous savions qu'ils étaient atrocement persécutés. Nous savions qu'ils payaient de leur liberté et parfois de leur vie cette soif d'indépendance qui, depuis Jean Huss, est au fond de l'âme tchèque et qui n'avait pas encore réussi à réaliser son rêve. Monsieur Boac, quand vous serez chez vous, vous rapporterez à vos amis tchèques que vous avez rencontré ici une jeunesse qui vibre avec celle de votre pays. Nous sommes heureux de

penser qu'à cette heure-ci, à Prague, nos camarades de Bohême sont en prière. Vous leur direz que nos prières se sont associées aux leurs, que nous espérons que ce n'est qu'un commencement et que nous attendons, pour un temps prochain, une collaboration directe et fraternelle des chrétiens de nos deux pays.

Ce n'est pas seulement la Fédération de Chine qui est venue vers nous. Ce n'est pas seulement celle de Bohême. C'est aussi celle du Japon. Il y a quelques mois, je recevais la visite du général Hibiki. Le général Hibiki était envoyé à Paris et, d'une façon générale, dans les pays alliés, par la Croix-Rouge japonaise afin d'y apporter des secours et surtout des témoignages d'amitié fraternelle aux armées alliées. Le général Hibiki est un chrétien, membre du Comité national de la Fédération japonaise, et voici ce que j'ai appris. Vous savez ce qu'ont été les Foyers du Soldat, dans notre pays, grâce à l'aide des Américains et aussi grâce au personnel qu'en très grande partie nos Unions chrétiennes de jeunes gens et nos groupements de la Fédération ont pu fournir. Eh bien ! quand et comment la première expérience des Foyers du Soldat s'est-elle faite ? Elle a été tentée pour la première fois pendant la guerre de Mandchourie. C'est pendant cette guerre de Mandchourie que les Américains ont eu l'idée de créer, au front même des armées, des Foyers du Soldat. L'Etat-Major japonais, surpris par

cette initiative, a commencé par soulever des difficultés. Par bonheur, à la tête des services d'intendance, se trouvait le général Hibiki, un chrétien, membre de notre Fédération, et c'est lui qui a pris la responsabilité de faire autoriser l'entreprise, de faire diriger les Foyers par des membres des Unions chrétiennes de jeunes gens et par des membres de la Fédération des Etudiants. C'est notre Fédération, en Extrême-Orient, qui a organisé les premiers Foyers du Soldat avant d'avoir à les organiser sur le front de France.

Ne trouvez-vous pas que, de tous ces faits qui sont des faits absolument authentiques, qui sont des faits de l'histoire et d'une histoire qui nous est chère, ressort un précieux encouragement et un réconfort puissant ?

C'est une grande chose, pour nous, que de prendre contact avec cette Fédération vivante, agissante, conquérante. Mais nous avons pris contact aussi avec la Fédération à l'état de promesse, d'espérance, de désir, de vague sommeil ou d'appel. Combien en avons-nous rencontré, à Paris, de ces Serbes, de ces Roumains, chez qui il faudra, demain, aller installer notre œuvre, organiser des groupements ? C'est la guerre qui les a conduits chez nous. Ils n'auront pas trouvé seulement chez nous le contact avec le Paris qui s'amuse. Ils auront rencontré aussi des jeunes hommes et des jeunes femmes qui ont décidé de les aider à faire chez eux l'œuvre né-

cessaire pour donner à leurs pays les hommes et les femmes qu'il leur faut pour faire des patries fortes et saines.

Et enfin, ces jours-ci — c'est avant-hier que j'en ai eu, en frissonnant, le contact le plus précis — voici ce qui m'est arrivé. J'avais reçu, il y a une quinzaine de jours, une lettre de Kabylie, de la région de Fort-National et de Tizi-Ouzou. Un missionnaire très humble et très dévoué m'écrivait que, dans ses tournées, il rencontrait, depuis quelque temps, de jeunes Arabes et de jeunes Kabyles, surtout des Kabyles, intellectuels ou semi-intellectuels, anciens élèves des écoles normales ou des medersas — qui sont de petites Universités indigènes. C'étaient des cadis, ou juges de paix ; des loukils, c'est-à-dire des avocats indigènes, des auxiliaires-médecins, de jeunes instituteurs, tous très travaillés dans leur esprit, dans leur conscience, détachés de l'Islam ou plutôt ayant besoin de compléter leurs notions islamiques du Dieu unique par la notion chrétienne du Dieu amour qui s'est révélé en Jésus-Christ. Il me disait que quelques-uns de ces jeunes gens étaient en pleine crise, mais que d'autres étaient déjà passés par les souffrances et puis par les joies de la conversion, et il me demandait s'il n'y aurait pas moyen de les organiser en un petit groupe qui se rattacherait à notre Fédération des Etudiants chrétiens.

Et avant-hier, j'ai reçu de M. Cook-Jalabert,

pasteur et missionnaire en Algérie, qui, durant toute la guerre, a été aumônier au Maroc, une lettre m'annonçant qu'il venait de rentrer dans ce que j'appellerai son diocèse de Kabylie. Là, il avait trouvé des choses tout à fait nouvelles, justement ces choses qu'un missionnaire, simple évangéliste et colporteur biblique, m'avait rapportées quelques jours auparavant. Lui aussi me demandait si nous ne pourrions pas, avec ces jeunes Kabyles, former un des groupes de notre Fédération.

Oh ! mes amis, recueillez-vous ici et percevez le passage de Dieu. Rappelez-vous les années écoulées. Rappelez-vous notre Congrès de Lyon. Plusieurs d'entre nous voient encore Francis Monod, debout devant une carte, montrant le monde islamique dans lequel nous n'avions pas encore pu pénétrer, poussant ce cri : « Qui donc portera à nos Arabes et à nos Kabyles l'Evangile ? » Quand il est tombé, nous nous sommes demandé : « Pour combien d'années ce rêve est-il ajourné ? » Et maintenant, le rêve semble moins irréalisable. Oh ! que dirait Francis Monod, s'il constatait que nous entrevoyons peut-être le jour où il nous sera possible d'inscrire parmi les groupes de notre Fédération un groupe de Kabyles et d'Arabes ?

Vous voyez bien, mes amis, que toutes les prières sont exaucées, même et surtout les prières que nos Invisibles font monter vers Dieu.

C'est aujourd'hui le jour de prière de la Fédération universelle. Aviez-vous jamais senti comme aujourd'hui ce que signifie ce mot : universelle ? Dans cette France que nous voulons conquérir au Christ, nous nous sentons si petits, si peu nombreux, si faibles dans notre coin, que quelquefois nous sommes tentés de nous décourager. Eh bien ! nous n'avons pas le droit de nous abandonner à ce sentiment déprimant. D'abord, tous ces camarades, tous ces amis qui nous viennent des extrémités du monde, nous répètent de mille façons : « Vous n'êtes pas seuls. Vous faites partie d'une immense armée, d'une armée dont les opérations agressives au nom du Christ sont déjà commencées, d'une armée qui travaille dans l'Inde, en Chine, au Japon, d'une armée partout conquérante. »

Et puis, il ne suffit pas au chrétien qu'on lui donne cette sensation de faire partie d'un corps qui est puissant et qui est actif. Il a besoin de se sentir devant des appels, et Dieu a voulu que ces appels viennent vers nous sous la forme de ces Serbes, de ces Roumains qui nous attendent et qui aggravent pour nous l'obligation d'évangéliser avec intensité dans notre pays. Mes amis, l'année prochaine, dans l'Université de Paris et dans nos Universités de province, combien y aura-t-il de ces hommes de l'Europe orientale qui n'iront plus dans les Universités allemandes et qui viendront chez nous ? Y

trouveront-ils surtout une libre-pensée triomphante ? Y trouveront-ils un christianisme fraternel et agissant, tout prêt à les accueillir, tout prêt à leur révéler ce que Dieu peut faire dans les âmes, tout prêt à les aider ?

Voilà la question qui surgit devant nous, à cette heure-ci, et le même Dieu qui nous la pose nous dit : « Ne craignez rien ; je suis avec vous. »

Chers amis, je m'arrête. Mais je songe à cette révélation prodigieuse qu'un jour un prophète inconnu a sentie au fond même de sa conscience. A ce moment-là, le peuple d'Israël est au dernier degré des souffrances de la guerre étrangère et de l'exil. Alors ce Voyant anonyme, dont les écrits se trouvent parmi ceux qui portent le nom d'Esaïe, murmure en lui-même : « C'est en vain que j'ai travaillé. C'est pour le vide et le néant que j'ai consumé ma force. » Et, au fond de lui-même, l'Eternel lui rappelle la grâce qu'il lui a faite, lui, l'Eternel, « qui m'a formé dès ma naissance pour être son serviteur ». Puis, la révélation se précise : « C'est peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël. Je t'établis pour être la lumière des nations, pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre... Ainsi parle l'Eternel à celui qu'on méprise. Des rois le verront et ils se lèveront ; des princes, et ils se prosterneront. »

Pour nous, chrétiens, les révélations ne se ré-

duisent plus à des intentions qui surgissent dans l'obscurité de notre conscience. Celui qui devait venir de la part de l'Eternel est venu, et celui qui a vaincu la mort nous dit : « Ne craignez rien ; j'ai vaincu le monde » et il ajoute : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Raoul ALLIER.



NOS ASSOCIATIONS FÉMININES PENDANT LA GUERRE (1)

C'est surtout pendant les trois dernières années de guerre qu'il m'a été donné de connaître de tout près les efforts des associations féminines. De 1914 à 1916, le poste de secrétaire des associations d'étudiantes et de lycéennes n'a pas été occupé, et c'est dans la période précédant la guerre que se place l'activité de mon prédécesseur Mlle Lizzie Meyer, maintenant Mme P. Maury. Pour comprendre où en était la Fédération féminine avant la tourmente qui vient de passer sur nous, il faut rappeler en quelques mots le travail de celles qui ont été les ouvrières de la première heure, la plus difficile de toutes à vivre : Mlle Meyer, secrétaire générale et Mlle Kellermann, secrétaire de l'Association de Paris. Celle-ci, notre première Association d'étudiantes de la Fédération, fondée par Mme Pannier en 1905, a été la première association d'étudiantes en France, précédant l'Association générale ou tout autre groupement d'étudiantes françaises. Pendant neuf ans, Mlle Kellermann en a été secrétaire avant

(1) Rapport lu à Paris, à la réunion de la Fédération, le 23 février.

d'accepter la direction de notre Maison d'étudiantes, et elle a eu sa très grande part dans toutes les étapes franchies par l'Association de Paris. En 1914, l'Association avait déjà connu de belles heures de ferveur religieuse, et elle avait rendu par son premier local exigu, mais si accueillant, au 21 de la rue Jean-de-Beauvais, et surtout par son restaurant, fondé en 1910 sous la présidence de Mme Allier, les services les plus réels à des étudiantes de tous les milieux. C'était la plus prospère en même temps que la plus ancienne de nos associations de France.

En province, les premières associations d'étudiantes s'étaient ébauchées à Montpellier et à Bordeaux, et c'est au travail de Mme Maury que les premières associations de Lycéennes sont dues. Sous son ministère, les lycéennes de Montpellier, Bordeaux, Lyon, Valence, Lille, Castres, Montauban, se groupèrent, et deux camps de vacances pour lycéennes furent organisés dans le Tarn.

Il faudrait insister pour être complète, je ne le fais pas parce que c'est du temps de guerre qu'on m'a priée de parler.

Mlle de Dietrich dirait mieux que moi les premiers effets de la guerre sur l'Association de Paris. Mlle Kellermann était infirmière, on se demandait s'il y aurait encore des étudiantes, on croyait presque à une interruption de l'œuvre pendant toute la durée de la guerre !

D'autre part, beaucoup d'étudiantes slaves étaient échouées à Paris et leur détresse s'imposait à l'attention de M. Allier et de Mlle de Dietrich. Les Associations de province subissaient la même crise et n'avaient plus de secrétaire pour les encourager. C'était le désarroi. Naturellement, Paris se ressaisit vite, et vit de plus en plus son champ de travail grandir au lieu de diminuer. En réalité, c'était une ère de progrès qui s'ouvrait pour les associations féminines, à cause même des difficultés croissantes de la vie qui poussent plus de femmes au travail, et qui nous offrent aussi plus d'occasions de les servir. Le mot « ère de progrès » aurait quelque chose de choquant, n'est-ce pas ? si l'on ne se souvenait que l'idée de service est notre raison d'être même, et que c'est dans l'épreuve que nous devons le plus nous affirmer.

Une courte statistique des dernières années montrera le cadre extérieur de l'œuvre. Au début de l'année 1915-1916 nous avions sept associations en tout. En février 1916, le mouvement des Volontaires se créait. A la fin de l'année 1916-1917, nous avions quatorze associations comptant environ 230 membres. De plus trois cercles d'étudiantes avaient été ouverts dans la même année : Lyon, Paris, Montpellier. A la fin de l'année 1917-1918, vingt associations et quatre cercles ; le foyer de Toulouse venait de s'ajouter aux cercles déjà existants. Enfin, aujourd'hui, nous avons 26 associations

comptant 480 membres, le restaurant de la rue St-Jacques, 4 cercles et la Maison d'étudiantes de la rue Geoffroy St-Hilaire.

Les associations de lycéennes présentent peut-être une plus grande variété que les associations d'étudiantes. Il est plus difficile de les caractériser toutes par les mêmes mots. Selon que l'Association se trouve dans une ville universitaire ou bien ne peut avoir aucun contact avec les étudiantes, selon l'importance du lycée, selon que l'association fait ou non une place aux anciennes lycéennes, des différences réelles se manifestent. Dans les villes universitaires, les étudiantes s'intéressent aux associations de lycéennes, leur font des causeries, etc., et beaucoup de lycéennes respirent par anticipation l'atmosphère de l'Université. Dans les deux plus grandes associations de lycéennes : Nîmes et Montauban, le besoin s'est fait sentir de former, comme chez les étudiantes, des petits groupes pour les études bibliques, afin d'arriver à plus d'intimité. Les associations isolées dans une petite ville de province, comme Valence, ont de plus grands efforts à faire pour rester dans le courant fédératif. Elles n'ont pour elles ni le voisinage des éudiantes ni le nombre. Leurs progrès sont doublement réjouissants, et elles les attribuent modestement au Congrès. Certaines associations de lycéennes ont une activité sociale intéressante : Montpellier et Nîmes, par des visites régulières à l'hôpital, des

promenades pour les orphelins de guerre, une garderie après les heures d'école, sont arrivées à un contact vraiment bienfaisant avec des enfants qui autrement seraient tout à fait abandonnés à eux-mêmes.

En jetant un regard en arrière, sur le passé, il est encourageant de voir les constants progrès faits par nos associations de lycéennes et d'étudiantes dans le sens d'un approfondissement religieux. L'association de Paris, comme d'ailleurs la Fédération tout entière, s'est demandé un moment si elle oserait être nettement chrétienne. Il y a quelque chose de si complètement dépassé dans ce point de vue qu'on en parle maintenant avec un sourire, cela remonte à la nuit des temps dans l'histoire fédérative, et les activités proprement religieuses ont pris de plus en plus une grande place, la place d'honneur, dans notre œuvre. Il est juste de commencer par elles pour décrire le travail des étudiantes.

Dans nos associations d'étudiantes, les conférences sur des sujets religieux sont toujours les mieux suivies, ce qui est dû, non seulement à l'intérêt très vif et très sincère de nos étudiantes pour la vie et la pensée religieuses, mais aussi, il faut le dire, à l'admiration et au respect confiant que nos conférenciers habituels inspirent. Les études bibliques ont été longtemps chez nous l'objet de soins plus consciencieux qu'efficaces. Les sujets abordés étaient

trop vastes ou trop maigres, les méthodes employées encourageaient la passivité de tous les membres sauf un, ou elles supposaient des connaissances théologiques absentes, ou elles demandaient une préparation trop absorbante. En se simplifiant et se précisant, nos études bibliques sont devenues plus fécondes. grâce au travail de Mlle de Dietrich, et l'habitude des plans rédigés d'avance s'est heureusement généralisée. Il reste beaucoup à faire pour que tout soit parfait dans ce domaine, les étudiantes sont encore trop inégales dans leur préparation, mais nous sommes arrivées à une confiance, à une intimité dans l'échange qui donnent à l'étude biblique une grande valeur spirituelle. Nos études bibliques se font généralement sans prière, afin de n'éloigner aucune de celles qui veulent apprendre à connaître l'Evangile sans être pour cela de tout cœur avec nous dans la prière. Les cultes, méditations ou moments de prière sont le plus souvent indépendants de toute autre réunion. C'est là que se retrouve le noyau le plus chaud de l'association. L'intense désir de vivre pour l'association tout entière, pour l'Université tout entière ces moments précieux, enlève toute trace d'égoïsme à leur intimité.

Les études sur les missions et l'évangélisation ont été beaucoup plus cultivées à Paris qu'en province. Des champs de mission comme le Congo et Madagascar ont été sérieusement travaillés dans les cercles mixtes (étudiants et étudiantes) organisés par l'association de Paris.

Quant aux études sociales, il faut convenir que dans ce domaine nous n'avons rien fait de sérieux. On a tour à tour abordé des sujets trop connus ou des questions trop complexes ; certaines associations se sont mises courageusement à l'étude de l'économie sociale, dans d'immenses bouquins faits par et pour des spécialistes. Une année, l'association de Paris a décidé de suivre les cours de M. Gide. En somme l'organisation de véritables *cercles* d'études a échoué. Les meilleures études ont été faites l'an dernier par l'association de Paris, où l'un des membres, docteur en droit, faisait un petit cours, et par l'association de Montpellier où des sujets de réforme étaient traités par quelques membres, dont une étudiante en droit. C'est sûrement dans cette voie qu'il faut marcher.

Les cercles d'étudiantes que j'ai signalés en commençant répondent pour nos associations à une double préoccupation : préoccupation de conquête, préoccupation de service et de rayonnement. Le besoin de conquête, l'esprit missionnaire n'est autre, quelles que puissent être les déformations subies quelquefois, que le désir généreux de donner aux autres ce qu'on a de meilleur, sa foi. Nos quatre cercles comptent 240 membres dont 130 seulement sont membres des associations chrétiennes d'étudiantes. Les cercles ont leur comité autonome, leur programme d'études et de réunions, leur vie propre, mais le cercle et l'association vivent ensem-

ble sous le même toit, et les cercles nous apportent, pour ainsi dire, notre champ de travail à domicile ; sans eux notre œuvre de conquête se ralentirait misérablement. J'ai dit que nos cercles traduisaient aussi notre besoin de service et de rayonnement. Nous croyons que la vie chrétienne peut s'exprimer, incomplètement sans doute mais d'une façon réelle et profondément bienfaisante, en dehors de toute profession de foi religieuse. Nous croyons qu'une chrétienne peut traduire sa foi en services pratiques, en attentions délicates, en sympathie consolante et réconfortante pour tous ceux qui l'approchent dans l'intimité. Nous croyons que quelque chose de la chaude et libre atmosphère de l'association peut pénétrer dans la vie du cercle pour en faire un foyer accueillant pour toutes, en même temps qu'un terrain de rencontre et d'échange, plus vaste que l'association. Nos cercles comptent des libres-penseuses et des Israélites qui, sans vouloir faire partie de l'Association, en aiment l'esprit et sont heureuses de collaborer avec elle dans l'œuvre du cercle. Plus nos associations sont fortement religieuses, plus elles doivent être largement humaines dans leur activité.

C'est dans la même pensée et sur la même base que nous avons entrepris, cette année, une œuvre qui nous effrayerait par son ampleur, si nous avions arbitrairement fixé le moment de nous y lancer. Depuis longtemps, depuis tou-

jours, la question du logement des étudiantes nous préoccupe. Les associations chrétiennes d'étudiantes américaines, œuvre sœur de la nôtre aux Etats-Unis, forment une section des Y. W. C. A., et ce sont elles qui vont nous aider à résoudre le problème du logement, rendu plus ardu encore par la guerre. Notre Maison d'étudiantes de Paris s'est ouverte en novembre. Nous espérons en ouvrir plusieurs autres en province, et Grenoble est déjà au travail pour chercher un local.

Laissez-moi vous faire pénétrer maintenant au cœur même de nos associations, vous dire comment elles se sont efforcées de justifier notre devise : Faire Christ Roi, dans quelle mesure elles espèrent y être parvenues, ce qu'est notre atmosphère en un mot.

Depuis 1914, les associations ont vécu avec cette pensée que leur Fédération était mutilée. On a beaucoup parlé de l'abîme qui séparait le front de l'arrière. C'était plus facile à faire que d'analyser les effets de la guerre sur le monde de l'arrière, mais c'était moins fécond. Dans cette journée de prière qui nous unit si étroitement, malgré toutes les distances, j'ai le sentiment de m'adresser aux absents de l'armée plus encore qu'aux amis et aux amies qui m'entourent, et je voudrais leur dire quelle grande part leur revient, selon moi, dans les progrès de l'œuvre féminine, part inconsciente sans doute mais réelle, qui doit forger entre nous des

liens indissolubles. Venu du front, un souffle d'héroïsme a passé sans cesse sur nos âmes, et nous aurions été bien infidèles aux inspirations qu'il contenait si nous n'avions pas été puissamment stimulées au travail pour l'œuvre qui nous est si chère à tous. Il faut se souvenir de cela pour juger la Fédération féminine, comprendre sa liberté d'action et apprécier le sérieux de sa vie religieuse.

On ne saurait parler de cette vie profonde de nos associations sans évoquer le camp de Mâlons. Ce nom seul nous remplit de reconnaissance pour les amis incomparables, M. et Mme Bois, qui ont ouvert leur foyer à nos deux camps d'étudiantes. Tout ce que je voudrais dire de la liberté fraternelle, de la riche variété, de la communion en Christ qui forment la tonalité de nos associations, tout cela se trouve porté à la plus haute puissance au camp de Mâlons. Et Mâlons n'a pas été seulement un moment vécu sur la montagne. Mâlons reste une source de forces et de lumière dans la vie quotidienne de toutes celles qui y ont passé.

L'affectueuse sympathie vis-à-vis les unes des autres et l'unité dans la diversité sont bien les notes dominantes de nos associations. La liberté de nier, d'affirmer, de douter, d'espérer, de penser tout haut en un mot, est poussée très loin chez les étudiantes. Les plus folles hypothèses ne choquent personne, et les plus belles hardiesses trouvent toujours des partisantes.

Rien ne saurait être moins conventionnel que nos réunions où on remue les idées avec une désinvolture saine et juvénile qui tient bien l'intelligence en éveil. L'union dans la diversité se traduit parmi nous de plusieurs manières ; elle nous est également précieuse sous son aspect social, intellectuel et religieux. Supprimant toutes les barrières, sans rien sacrifier des diversités réelles qui sont notre grande richesse, cette union crée entre nous une atmosphère de profonde fraternité dans laquelle les énergies se multiplient au lieu de s'additionner. Et ce qui, dans l'idéal même de la Fédération, éveille peut-être le plus d'enthousiasme chez les étudiantes, est en rapport étroit avec ce que je viens de dire. La Fédération leur apparaît comme une puissance irrésistible vers le bien, le beau, le sublime, vers le Christ. Jeunes, ardentes, hardies, elles vivent tournées vers l'avenir, elles vivent en marche, et la Fédération leur semble être au suprême degré un appel d'En-Haut leur révélant, avant qu'elle puisse être totalement consommée en Dieu, l'unité de tous ses enfants. Venues des milieux sociaux les plus éloignés, des horizons les plus divers de la pensée, de familles et d'églises différentes, au sein de la Fédération elles se sont reconnues comme les invitées du même foyer paternel, et en chemin elles ont fait connaissance. D'un bord à l'autre, elles se sont tendu la main pour avancer plus vite et entourer de plus près Celui qui les guide, leur Roi.

Le Christ, voilà la grande figure qui les attire. Pour certaines, encore bien troublées, dont toutes les conceptions religieuses sont remises en question, le Christ devient, malgré toutes leurs difficultés intellectuelles, l'objet d'une féconde admiration. « Ce qui m'attire invinciblement vers le Christ, m'écrit l'une d'elles, c'est de sentir en lui un être qui, par une communion parfaite avec Dieu, a maintenu intacte au milieu des luttes, des souffrances, des contingences de la vie, sa vie morale. Sa personne affirme la réalité du monde spirituel en même temps qu'elle prouve la possibilité d'arriver à cette vie supérieure à laquelle je ne croirais pas beaucoup et même pas du tout si je n'avais d'autre ressource que celle de considérer ma propre vie, ou celle de la plupart des autres hommes... Savoir qu'un être au moins sur la terre a réalisé le bien dans le sens le plus absolu du mot, cela m'encourage fortement à la lutte. » Une autre, sortie depuis moins d'un an de la plus desséchante atmosphère de scepticisme moral aussi bien que religieux, m'écrit : « Cette année a été une année de bien grandes douleurs, de grandes déceptions ; mais cela a été une belle année, la plus belle. Connaître Jésus, comprendre ce que c'est que Noël, se sentir malheureuse et faible, mais se sentir aimée et soutenue par le Christ, avoir confiance en Lui et donner sa vie pour le faire Roi, voilà ce que m'a apporté mon année. » Une autre, depuis

longtemps membre fervent de son Eglise, écrit : « Quelles belles journées vous avez dû passer à Mâlons ! Vous devez en rapporter des forces pour toute l'année. Dieu ne bénira jamais assez ceux qui s'occupent de nous avec tant de bonté et de dévouement. Leur exemple nous fortifie et nous éclaire, et, grâce à eux, notre travail peut porter des fruits durables. Ne trouvez-vous pas que la jeunesse d'à présent est vraiment très belle ? C'est un de mes grands sujets de joie et d'espérance de voir cette poussée vers le Christ. » Sans longs développements, en quelques mots, la même orientation, le même élan se manifestent de tous côtés : « Je me rends compte que je suis bien mauvaise, et je ne vois pas le moment où le Christ pourra vivre en moi. » Ailleurs : « Vous n'avez pas besoin de m'écrire. Je sais bien qu'à chaque instant vous êtes avec moi, je sais bien que nous restons unies dans le même amour pour le Christ, dans le même service pour la Fédération. » Ailleurs encore : « Nous savons bien que la meilleure manière d'être près de vous, c'est de travailler avec vous pour le Christ. » Au moment de fonder une association de lycéennes on m'écrit : « Je suis émue de me trouver à la naissance d'un de ces petits foyers du grand incendie du Christ. » Le Christ toujours !

L'une des lettres que je viens de citer, emploie l'expression : poussée vers le Christ. C'est tout notre programme, notre raison d'être, et

c'est la plus pure tradition de cette Fédération que M. Mott a pu décrire sous le titre de « Christian movement ». C'est la personne du Christ qui domine notre œuvre. Comment ne serions-nous pas pleines d'espérance ?



NOS TABLETTES D'OR

NOS MORTS

André Casalis est né le 6 janvier 1890 à Mabouléla, dans l'Etat libre de l'Orange (Afrique du Sud). Son enfance heureuse s'est écoulée en Afrique où ses parents étaient missionnaires au Lessouto. Amené en France pour ses études, il les a faites en partie à Paris, à l'Ecole alsacienne et au lycée Voltaire, en partie chez M. Delon, pasteur au Clap-Pranles.

Petit-fils du fondateur de la Mission du Lessouto, il rêvait, lui aussi, l'apostolat en terre païenne. Mais, comme son oncle Eugène Casalis, il voulait le faire en qualité de médecin et il avait accepté la perspective d'aller un jour, à ce titre, prendre au Zambèze la succession du Dr de Prosch. Aussi, afin de mieux posséder la langue anglaise, a-t-il entrepris sa préparation technique en Angleterre.

Il commença, en novembre 1913, ses études au « London Hospital ». Quelques mois après, il entra au « home » pour étudiants de la « Medical Missionary Association ». C'est de là qu'il écrivait, le 26 janvier 1914, au directeur de la Société des Missions évangéliques : « Je vous confirme la décision que j'ai prise de

consacrer ma vie au service de Dieu dans la mission et je viens offrir mes services à la Société de Paris. Mon désir est d'être médecin missionnaire. Je ne puis vous dire à quel moment exact remonte ma vocation. Elle est le résultat d'un travail qui s'est fait en moi grâce à l'influence chrétienne subie dans ma famille. Ce travail se poursuit de jour en jour et je sens que le commandement de notre Seigneur s'adresse à moi aussi : « Allez et enseignez toutes les nations. »

C'est à Londres que la guerre le surprit. Il s'engagea au 12e régiment de dragons en septembre 1914. C'est à Châteauroux qu'il fait son instruction de cavalier et qu'il est assez rapidement nommé brigadier. Il s'y efforce consciencieusement de tirer parti de tous les exercices qui lui sont imposés et il lui tarde de partir pour le front. Son impatience ne l'empêche pas de se représenter ce que doivent éprouver ses parents qui, en janvier 1915, doivent se séparer également de leur second fils Alfred-Eugène : « Je sens, leur écrit-il, combien il doit vous en coûter de nous voir partir ; mais aussi je vous remercie de ce que vous nous comprenez si bien... Si je dois aller me battre, je le ferai avec d'autant plus de force que ce sera pour vous aussi, et même surtout pour vous. »

Ce n'est qu'en mars 1915 qu'il réussit à partir. Les candidats au départ étaient nombreux

et il avait eu grand'peur de ne pas être pris. Dans les premiers jours d'avril, il est dans les tranchées des Vosges. C'est là qu'il passe la grande fête chrétienne et dans des conditions bien spéciales : « Nous avons passé plus de douze heures, couchés à plat ventre et sans bouger, sur la terre humide. Nous étions horriblement engourdis et nous n'avons rien vu ni entendu pendant toute la nuit. Comme c'était Pâques, j'ai fait mon culte tout seul, étant en faction couché par terre et ma carabine à portée de ma main. Je m'en souviendrai longtemps de ce dimanche de Pâques ! Je ne me sentais pas seul parce que je vous savais avec moi par la pensée et la prière, probablement au même moment. »

Il a beau être en pleine guerre et faire avec entrain son devoir de Français, il pense toujours à ce qui est sa véritable vocation : « Je vais bientôt, écrit-il le 11 avril 1915, avoir un quart de siècle et je sens que je n'ai rien fait pour mon Sauveur, et je puis être appelé à paraître devant lui d'un jour à l'autre. Si ce n'était la confiance que j'ai dans son amour et sa miséricorde et la certitude qu'il est venu pour les pécheurs, je pourrais être découragé. Mais je ne le suis pas, au contraire. Mon devoir de citoyen est facile à remplir, combien plus facile que celui de chrétien... »

C'est peu de temps après, le 9 mai, qu'il est frappé au cœur par la mort de son frère cadet

dont l'image sera pour lui désormais celle du devoir accepté sans phrases et accompli tout naturellement. Dans le deuil, la communion des saints lui devient une réalité présente et réconfortante. Sous l'aiguillon de cette épreuve, comme aussi sous celui des difficultés quotidiennes, sa personnalité se développe de plus en plus. Il reste avant tout modeste et d'une simplicité absolue, donnant à ceux qui l'entourent, mais le connaissent peu, l'impression d'un caractère éminemment doux ; mais apparaissant à ceux qui vivent avec lui et pénètrent dans son intimité comme « un homme d'une volonté sûre et d'une force calme. »

A la fin de 1916, il est, avec son régiment, ramené à Limoges. Là, il croit un moment qu'il va partir pour Salonique. Il est même désigné pour cette destination ; mais un accident qui le force à entrer à l'hôpital l'empêche de partir avec le renfort. Il en éprouve un certain trouble et ce qu'il écrit dans une lettre du 1er novembre marque bien les préoccupations de sa pensée : « Je suis resté. Je ne sais trop que penser de cela. Est-ce seulement le hasard ou est-ce la volonté de Dieu ? Si c'est ce dernier cas, il faudrait admettre que tout ce qui arrive se fait selon la volonté de Dieu. Mais cela n'est pas vrai puisque nous sommes doués de la volonté et que nous pouvons choisir entre plusieurs actes. Il faudrait admettre aussi, par exemple, que Dieu a voulu la guerre, et cela n'est pas vrai non plus. Alors, quoi ?... »

Peu de temps après, il est versé au 7ᵉ régiment colonial. Des camarades lui demandent s'il ne pourrait pas imaginer quelque maladie ou faiblesse pour éviter cette affectation : « Je leur ai dit ce que je pensais. C'est écœurant... Je m'en vais tranquille et avec confiance. Je sais qu'il en est Un qui veillera sur moi malgré mon indignité, à cause de vous et de ce que vous faites pour lui. » (4 décembre 1916).

Au moment de partir, on le désigne d'office pour suivre un cours de mitrailleurs à Bayonne : « J'ai protesté, disant que j'étais déjà breveté... Mais on m'a dit que c'était un ordre et j'ai dû m'incliner. Mais c'est, en somme, une embuscade... C'était à peu près fatal qu'on nous verse dans l'infanterie et, quand on voit ce qu'ont souffert ces pauvres fantassins depuis deux ans, ce n'est que justice. »

Il fait partie d'un de ces régiments d'élite qui se piquent de donner l'exemple et d'entraîner les autres : « Quand nous partons en marche, le 7ᵉ colonial est toujours en tête : c'est sa place et nous nous faisons un point d'honneur de la garder en entraînant les autres unités. Aussi je t'assure que l'herbe ne pousse pas sous nos pieds et on entend constamment crier : Doucement en tête ! Alors, nous ralentissons. Mais, au bout de deux ou trois cents mètres, nous voilà de nouveau partis à une ronde allure et de nouveau on proteste derrière nous. En entrant dans la citadelle, il y a une

rampe d'environ 30 pour cent et les traînards disent toujours : « Attendez la rampe ». Mais là encore, il n'y a rien à faire et c'est d'autant plus piquant que notre sergent est énorme : 110 kilos quoique n'ayant guère que 1 m. 68, et il ne veut pas caler et marche en tête en soufflant comme un phoque. Il fait la joie des gosses dans la rue. » (5 janvier 1917).

Le 20 janvier, il avait demandé une permission de huit jours, avait passé la visite, était sur le point de partir, lorsque, soudain, on lui annonce qu'il va se rendre en Algérie au 36e bataillon de Sénégalais. Le coup est rude pour lui : « J'ai été très perplexe et angoissé. Je n'ai qu'un désir : aller au front. Or, accepter ceci, c'est s'embusquer pendant plusieurs mois probablement. J'ai offert ma place à un père de famille qui l'a refusée disant qu'il voulait « suivre sa destinée ». J'ai beaucoup hésité ; mais, finalement, j'ai pris mon parti de me laisser conduire et d'accepter ce qu'on a décidé. »

Il va s'embarquer à Marseille, et c'est le voyage monotone et périlleux, tous feux éteints la nuit, sur une mer infestée de sous-marins ennemis. Puis, c'est l'arrivée sur la terre africaine et le voyage en pittoresque diligence à travers le « bled », puis le désert jusqu'à Bou-Saada et, tout de suite, c'est la formation de la compagnie : « Dans chaque section, il y a deux chefs de pièces, les tireurs et les chargeurs qui sont des blancs ; tout le reste du personnel est

sénégalais. Pour les choisir, on a réuni toute la compagnie et on a pris les plus intelligents d'après leur tête. Nous nous sommes efforcés de leur apprendre un peu ce qu'est une mitrailleuse. Ils ont beaucoup de goût et sont très intéressants, et ceux qui ne comprennent pas beaucoup le français nous font tordre et ils rient eux-mêmes en nous voyant. Je suis très content d'être avec eux. Je crois que nous nous entendrons très bien et, en les traitant en frères, j'en obtiendrai autant, sinon plus, que certains gradés qui emploient d'autres méthodes. J'ai déjà repéré quelques garçons qui sont intéressants. »

Il n'a pas oublié, en prenant l'uniforme de soldat, qu'il sera missionnaire. Toutes ses lettres d'alors reviennent sur la façon dont il entend traiter ces soldats indigènes en dépit de tous les défauts qu'ils peuvent avoir : « En général, les tirailleurs sont très désireux d'apprendre et aiment le service, à condition d'être traités comme des hommes et avec beaucoup de justice..., ce qui n'est malheureusement pas le cas toujours. Ce qui rend les choses difficiles, c'est que chaque race presque doit être traitée d'une manière différente. Les ouolofs, qui sont en grand nombre, sont intelligents, mais très flemmards et ils se croient supérieurs aux autres. Aussi sont-ils très difficiles. Dans ma section, j'ai quelques garçons très gentils et débrouillards qui commencent à apprendre la mi-

trailleuse. On ne peut quand même les employer que comme mitrailleurs ; pour servir la pièce, il faut des Français. Beaucoup de ces tirailleurs sont musulmans et, à toute heure de la journée, on en voit quelqu'un, tourné vers l'est, se prosterner par terre et se frotter le front dans la poussière. Ils le font très simplement, comme des enfants, et je ne puis pas m'empêcher de croire que, si leur prière est sincère, Dieu, qui est « Un », l'entend et y répond. Ces malheureux garçons sont lâchés dans la vie à l'européenne et ils voient beaucoup de choses mauvaises, et on leur facilite même le vice dans ce petit trou de Bou-Saada ! Je me sens bien peu de chose pour essayer de leur faire comprendre les choses. » (24 mars 1917).

Ce séjour en Algérie ne dure pas. André Casalis est rappelé en France et, pour commencer, envoyé au camp de Mailly. Il sent que le moment d'aller vraiment sur le front approche. Il se recueille en pensant à son frère. Le jour anniversaire de la mort de celui-ci (9 mai), il écrit : « J'ai surtout essayé de me le représenter assis dans la tranchée et attendant l'heure de l'attaque avec calme et confiance, en pensant à nous tous, et sans doute faisant régner le calme et la sérénité « qui remplissaient son cœur » sur ses camarades. J'espère ne pas être trop indigne de lui, quand notre heure à nous viendra ; car elle ne peut pas beaucoup tarder à venir. »

Il envoie à sa mère des adresses « en cas d'accident » : « Si je te donne ces indications, lui écrit-il le 17 mai, c'est parce qu'il faut tout envisager de face et voir les choses telles qu'elles sont, sans crainte, comme tu me l'as dit, ainsi que papa ; et en vue de ce qui peut arriver, il faut prévoir le pire. Je ne sais ni où ni quand cela arrivera ; mais il est bien évident que nous aurons à payer de nos personnes et que beaucoup tomberont encore. Mais il faut aller jusqu'au bout et faire tout ce que l'on peut pour qu'une pareille monstruosité n'arrive plus. Notre devoir est net ; détruire le militarisme allemand. Tout ce que je demande, c'est d'être à la hauteur de ma tâche. Toutes ces choses, Freddy et d'autres les ont dites beaucoup mieux que moi, et vous les connaissez ; mais elles sont aussi vraies à présent qu'au début, quoique je croie qu'on trouve moins d'hommes qui pensent ainsi après trois années que dans l'enthousiasme des premiers temps ; aussi, il est d'autant plus difficile de contribuer à maintenir le moral. »

Il revient fréquemment sur les mêmes préoccupations : « Ceux du front, écrit-il le 23 juin, nous devrions plus souvent regarder à l'arrière où les mères et les femmes nous donnent un bel exemple dans cette longue attente qu'est la guerre, et je crois que cela doit être encore plus *trying* pour vous, qui êtes à l'abri du danger et loin du front, que pour nous qui avons la satis-

faction et l'honneur d'être dans la lutte et de nous trouver aux premières places pour combattre ces idées de domination et d'oppression que les Allemands voulaient imposer au monde entier. Plus cela va, plus il me semble que cette guerre prend un caractère noble et désintéressé de la part des alliés : l'entrée en lice de l'Amérique en est une preuve éclatante, n'est-ce pas ? »

Pourtant, le moment de monter en lignes, qu'il croyait si prochain, se fait encore attendre. Il s'en plaint : « Sais-tu ce qui me donne le cafard en ce moment ? écrit-il de Vitry-le-François le 29 novembre. C'est notre inaction et inutilité, car nous ne faisons pour ainsi dire rien qui laisse une trace quelconque. Quand nous avons quitté Mailly, le bataillon était en forme ; mais, en ce moment, tout est dispersé et il me semble qu'il n'y a plus de cohésion et qu'on n'attend plus rien de nous. Aussi, quand j'entends le canon et vois ce qui se passe et que je me vois tranquillement en train de ne rien faire, je souffre. Je t'assure que c'est pénible, surtout quand on se sent plein de force et capable de rendre service. »

Cette attente se prolonge et l'impatience commence à le prendre : « Je crois qu'on va nous renvoyer dans nos cantonnements d'hiver. Tu penses que cela n'a rien de réjouissant et je vais faire mon possible pour quitter ce bataillon... Jusqu'à présent, je patientais encore,

car j'espérais qu'on pourrait faire quelque chose de nous. Mais, à présent, tout espoir est parti. Aussi je ne veux pas rester là-dedans. Moi qui suis volontaire pour la guerre, j'ai ma place au front et pas ailleurs et c'est bien un peu mon tour d'y aller. Je sais — la lettre s'adresse à sa mère — que tu me comprendras quoique cela soit dur pour ton cœur de mère. Mais mets-toi à ma place : jeune, fort, en bonne santé, pas marié. Si tu étais garçon, je sais que tu n'hésiterais pas. »

Au lieu d'être dirigé sur le front, il est envoyé à Saint-Raphael. Il y passe l'hiver et il en souffre : « Je t'assure, écrira-t-il le 14 avril 1918, que je ne suis pas peu fier de mes jeunes frères et je suis honteux d'être si peu actif alors qu'eux ont si bravement et si généreusement payé de leur personne : Aussi j'espère que mon tour viendra bientôt de pouvoir faire quelque chose et montrer que leur aîné est digne d'eux ; et cela, non pas par vaine gloriole, mais vraiment par devoir d'homme et de Français. »

Enfin, au milieu de mai, le moment si longtemps attendu semble s'annoncer à nouveau : « Nous partons en secteur ce soir, écrit-il le 19. Je ne veux pas dire que nous allons attaquer ; mais le seul fait de tenir les lignes est important et semble montrer que nous n'allons pas rester à nous croiser les bras comme l'année dernière. »

Cette fois, c'est sérieux, et c'est directement aux tranchées que l'on se rend, dans la région du Four de Paris, puis dans celle de Verdun. C'est là qu'il apprend la mort de René Mondain. Le coup est dur pour lui et il en souffre jusqu'au plus profond de lui-même : « Je me demande pourquoi il faut que les meilleurs tombent. Nous savons *comment* il se fait que cela arrive ; mais la raison nous échappe, à moins que ce ne soit parce qu'eux sont *prêts.* »

En juillet, il est envoyé à l'armée Mangin. Le 14, il monte en lignes : « Est-ce pour tenir seulement ou pour une opération ? Je ne sais pas... J'ai mis dans mon portefeuille — c'est à sa mère qu'il écrit — l'adresse que tu m'as donnée en cas d'accident ou de mort, comme convenu. » Ce n'est encore qu'un coup de main ; mais on sent que les grandes opérations se préparent : « Je suis calme et confiant, écrit-il le 15 juillet ; mais, si nous marchons, c'est forcé qu'il y ait des morts et des blessés. Je suis avec vous par la pensée et vous remets entre les mains de notre Père. »

Il prend part à l'attaque victorieuse de Villers-Cotterets, encore qu'à son gré sa section ne soit pas dans une partie suffisamment intéressante de la bataille. Pendant un temps qui lui paraît un peu long, on les garde à l'écart, en réserve : « J'étais si heureux d'être enfin dans l'action et de pouvoir faire directement quelque chose, et voilà qu'il a fallu se conten-

ter d'un rôle de spectateur ! Voir ses frères aller bravement au-devant de l'ennemi et revenir après avoir payé de leurs personnes et donné leur sang, et soi-même être obligé d'assister à tant d'héroïsme sans bouger un doigt et en se cachant, voilà qui est très dur quand on a le cœur bien placé et le sentiment du devoir. Quand nous revenions, j'ai passé dans un gros trou d'obus qui avait servi d'abri à un mitrailleur allemand. Un fantassin français était là, couché, la face contre terre, les bras étendus et semblant couvrir de son corps ce sol si cher pour lequel il avait donné sa vie. J'aurais voulu pouvoir creuser un trou et donner à ce héros inconnu une digne sépulture ; mais pas le temps : il fallait partir. Et avec un serrement de cœur, j'ai vu une femme et des enfants attendant le retour du père... »

Nommé alors sergent, il change de compagnie : « Je regrette mes tirailleurs avec lesquels j'aurais été heureux d'aller au feu... et ma pièce, ma chère bonne pièce ! » L'inaction à laquelle il se croit condamné l'exaspère : « Mais patience ! l'heure viendra où je serai appelé à faire peut-être plus que je ne peux. Puissé-je être prêt et à la hauteur de la tâche. C'est ce que je demande. »

En août, il est dirigé sur l'Aisne, entre Noyon et Soissons. Il sent que la résistance ennemie craque de tous côtés et que l'avance de nos troupes devient de plus en plus irrésis-

tible. Le 17, il écrit à ses parents cette lettre qui ne leur parviendra que dix jours après la catastrophe : « Je viens d'apprendre que nous montions en lignes ce soir. Nous y serons donc quand ceci vous arrivera. Nous devons être en réserve, mais pas pour longtemps. J'ai l'impression très nette que les Allemands vont « prendre quelque chose », à voir les préparatifs. Mais chut !... Je vous écrirai encore de là-haut s'il y a moyen de faire partir les lettres. Je sais ce que cette carte veut dire pour vous. Mais je sais aussi quel courage est le vôtre. Votre exemple nous a (je parle pour mes frères et moi) toujours soutenus et encouragés et je veux m'efforcer d'être digne de vous et de faire honneur à mon devoir et au nom que je porte. Je vous promets de ne pas faire d'imprudences non nécessitées. Je vous serre *tous* tendrement dans mes bras et vous embrasse de tout mon amour. »

Le 20, vers les 4 heures du soir, la compagnie était déployée en tirailleurs, à cent mètres environ de la Creute du Mesnil ; tous les hommes étaient couchés. Un obus éclata sur la ligne des tirailleurs. Notre camarade fut frappé sans pouvoir prononcer une seule parole. L'éclat était entré sous l'omoplate gauche et avait traversé le cœur. Il a dû être enseveli à côté de la Creute du Mesnil, petit hameau à deux kilomètres d'Audignicourt.

Quelque temps auparavant, au moment où

il apprenait la mort de deux cousins, notre ami avait écrit les lignes suivantes : « ...De plus en plus, devant les dures épreuves de la vie, je pense que nous sommes privilégiés d'avoir la certitude d'un revoir et de pouvoir trouver auprès de notre Père les seules consolations vraies. Qui peut dire combien de deuils nous aurons encore avant la fin ? Mais, à chaque jour suffit sa peine, et pour nous la tâche est facile : faire son devoir tel qu'il se présente, là où on est. Mais combien plus facile serait-elle encore si tous la comprenaient de la même façon et se prêtaient une aide mutuelle ! »

Au mois de juillet, il avait remis à son père une lettre qui ne devait être lue qu'en cas de malheur. En voici l'essentiel : « Mes bien-aimés, si un jour vous lisez ceci, c'est que j'aurai quitté ce monde et donné, moi aussi, ma vie pour la « juste cause » que nous défendons ; sachez que je suis mort heureux et fier d'avoir combattu pour vous *tous* que j'aime tant et, en particulier, pour tous les petits enfants afin qu'eux ne voient pas les horreurs que nous avons vues et qu'ils puissent vivre sur une terre où il y aura plus d'amour, de charité et de justice. Ma dernière pensée a été pour vous... et j'ai été soutenu jusqu'au bout par votre amour et la certitude du revoir. Merci pour la joie et le bonheur que vous m'avez donnés et surtout de m'avoir fait con-

naître la seule vraie source de tout bonheur : notre Sauveur, Jésus-Christ, que je n'ai pas su aimer et servir comme j'aurais dû. Mais la promesse contenue dans ce verset : « Ne crains point, crois seulement », que papa m'a souvent envoyé dans ses lettres, m'a toujours donné le courage, la confiance et la paix du cœur. »

Hermann Vérollet est né le 5 juin 1887 à Marseille. Elevé par une mère chrétienne qu'il devait perdre au commencement de 1912, il sentit de très bonne heure en lui une vocation au saint ministère. Pour réaliser ce désir, il eut à surmonter des difficultés de différents ordres. Les influences qui s'exerçaient sur lui ne le poussaient pas toutes vers le pastorat. A 14 ans, il n'avait pas encore commencé ses études classiques. Mais il ne se laissa pas décourager. Il se mit au travail avec l'entrain, la bonne humeur et la persévérance qui le caractérisaient et il arriva au baccalauréat rapidement. C'est à l'Ecole préparatoire de Tournon, puis à celle des Batignolles qu'il fit ses études secondaires.

En 1908, il a été étudiant à la Faculté de théologie de Montauban, où il est resté jusqu'en 1912, s'y faisant remarquer par sa nature ardente et généreuse. A sa sortie de la Faculté, il était appelé par l'Eglise de Lacaune (Tarn), où il se fit apprécier rapidement pour

son zèle évangélique, son dévouement et sa foi vivante. Il aimait sa paroisse, il pensait à elle, il priait pour elle, il s'était bien donné à elle tout entier. Le président de notre Fédération aime à se souvenir d'une visite qu'il a pu lui faire, au milieu de « ses gens » pour lesquels il vivait vraiment.

Il avait fait son service militaire au 141[e] régiment d'infanterie. Il fut mobilisé, le 2 août 1914, dans la 15[e] section d'infirmiers militaires. Ce lui fut une souffrance très grande de se séparer de ses paroissiens. Nous avons sous les yeux les lignes qu'il leur adressait le 26 septembre et qui sont conservées par eux comme une sorte de relique. Nous en reproduirons ici une partie :

« Mes chers amis,

« Excusez ma lettre collective. Elle remplacera la lettre particulière que j'aurais voulu pouvoir adresser à chacun d'entre vous. Voilà bientôt deux mois que, me joignant à ceux de vos époux, fils ou frères qui sont partis pour remplir leur devoir, je vous ai quittés. Pendant ces deux mois, si longs pour nous qui sommes partis, plus longs encore pour vous qui êtes restés, bien souvent faisant par la pensée ce long voyage qui sépare la frontière de nos montagnes, je vous ai suivis chacun dans vos occupations et, malgré mon éloigne-

ment, j'ai partagé vos angoisses, vos tristesses, vos peines. J'ai compati à vos deuils. Avec vous, dans le recueillement, j'ai demandé à Dieu de veiller sur la guérison de ceux qui avaient été frappés et de continuer de garder ceux qui, jusqu'à ce jour, tout en accomplissant courageusement tout leur devoir, sont restés sains et saufs. Je sais que vous, qui êtes restés au foyer, vous nous suivez par la prière et cela nous rend forts et courageux.

« Il y a quelques semaines, je me trouvais, un dimanche, dans un petit village de la frontière lorraine. A 10 heures et demie, comme la cloche de l'Eglise appelait les fidèles au service divin, je m'y rendis avec quelques soldats. Après le service liturgique, le prêtre, un beau vieillard auréolé de cheveux blancs, adressa quelques paroles à ses paroissiens. Il leur parla de la prière : « En ces heures tra-
« giques que nous traversons, leur dit-il, la
« prière doit être notre préoccupation de tous
« les instants. Sans doute la prière, en quel-
« que endroit qu'elle puisse être prononcée,
« est bonne ; mais la prière dans la maison
« de Dieu, la prière en commun, est celle qui,
« auprès de Dieu, a le plus de poids. Tandis
« que les soldats défendent par les armes le
« sol national, nous devons, nous, lutter par
« la prière. Comment oserions-nous escomp-
« ter la victoire si nous ne demandons pas à
« Dieu de lutter avec nous, si nous ne lui

« faisons pas une place dans nos intérêts ma-
« tériels ? » Et, tandis que le prêtre parlait, par la pensée, je me transportais auprès de vous. Je vous voyais tous réunis à la même heure dans ce petit temple qui nous est si cher. Ces paroles que j'entendais étaient celles que j'aurais voulu vous adresser. Oui, il vous faut prier. Il vous faut prier dans le recueillement de vos demeures. Mais, réunis en grand nombre, ici, le dimanche, il vous faut en commun faire monter vos prières vers Dieu, notre Père à tous. C'est à Lui qu'il vous faut demander le succès de nos armes. C'est à Lui qu'il vous faut demander de veiller sur vos êtres chers, vos êtres aimés qui sont au loin. C'est par la prière qu'il faut vous préparer à accepter avec une entière soumission sa volonté, oui toute sa volonté...

« Je ne sais, mes amis, s'il me sera donné un jour de revenir auprès de vous. C'est le secret des desseins de Dieu et vous savez que Ses voies ne sont pas nos voies, Ses pensées ne sont pas nos pensées. Mais, jusqu'au bout, je ne cesserai de vous dire, en présence de toutes les peines, de toutes les difficultés, de toutes les angoisses : « Ne crains point, petit
« troupeau ; car, si tu sais rester fidèle, Dieu,
« jusqu'au bout, sera avec toi. »

« Que l'Esprit de Dieu, cet Esprit qui sait, au milieu des peines et des souffrances, donner la paix et le calme, soit avec vous tous. »

Il fut successivement infirmier à la section d'hospitalisation 5/15, puis à l'ambulance 6/22 et à l'ambulance 14/4. Le 1er juin 1917, il fut, en vertu de la loi Mourier, affecté au 124e régiment d'infanterie. Très rapidement estimé de ses chefs et apprécié de ses camarades, il fut envoyé au cours des gradés, de septembre à novembre 1917, puis nommé élève chef de section et, en mars 1918, il obtenait, dans un très bon rang, son brevet. En mai, il était versé au 119e d'infanterie et, le 21 juin, il était nommé sergent.

Il prit part à l'offensive de l'Oise le 10 août 1918, à la prise de Ressons-sur-Matz, de Cany-sur-Matz et de Lassigny. Avant de s'engager dans la fournaise, il avait eu une pleine conscience des dangers au-devant desquels il allait. Il avait écrit à sa sœur le 9 août : « Pendant ces deux ou trois jours, il faudra être calme et surtout regarder en haut, regarder vers Dieu, car Lui seul pourra me protéger et me garder. Quoi qu'il arrive, je serai heureux d'avoir fait mon devoir jusqu'au bout. Je n'aurai qu'un regret, ce sera de ne pas l'avoir mieux fait, d'avoir été si imparfait dans l'œuvre qui m'a été confiée. Tu sais que la séparation n'est pas éternelle et qu'un jour, là-haut près de Dieu, là-haut près de nos chers disparus, ce sera le grand revoir. » Le reste de la lettre est comme un testament dans lequel il fait ses dernières

recommandations. Il ajoute : « Je suis très calme. J'ai confiance... Que, durant les journées qui vont suivre, Dieu te soutienne par son Esprit et te donne courage et confiance ! »

Sa belle conduite dans ces circonstances lui valut une citation à l'ordre de la brigade : « Chef de demi-section énergique, ayant pris part aux attaques des 10, 11 et 13 août 1918, a entraîné ses hommes par sa belle attitude sous le feu. Au cours du combat, s'est prodigué auprès des blessés, leur donnant des soins en même temps que des encouragements. »

Il eut alors une permission. Puis, quittant Marseille le 10 octobre, il remontait en lignes le 14 et prenait part à l'offensive de l'Aisne qui était commencée depuis le 30 septembre. Il fut particulièrement engagé au passage de l'Aisne et du canal, à Sissonne et à la cote 118. Depuis quelques jours, il était l'objet d'une proposition pour le grade de sous-lieutenant. Mais le 19 octobre, à l'attaque de la cote 118, devant Sissonne, il fut atteint, à 11 heures du matin, par un éclat d'obus qui lui fracassa la cuisse gauche. Avec un sang-froid admirable, il se fit lui-même un premier pansement. Transporté à une ambulance de Mont-Notre-Dame, près de Fismes, — qui était précisément une de celles où il avait été infirmier et où tout le monde le connaissait et l'aimait, — il fut opéré le 20 à minuit. On espérait le sauver et, pendant quelques jours, cette espé-

rance se maintint. Il parlait de Lacaune, de ses paroissiens, de sa sœur à laquelle l'unissait une grande affection, de sa fiancée, Mlle Jeanne Arnaud, de Mens. Mais, subitement, sa blessure s'aggrava. Le 23 au matin, la gangrène se déclarait et, à 2 heures de l'après-midi, notre ami rendait le dernier soupir. Un caporal infirmier, pasteur à Aïn-Arnat (Algérie), M. Froment, se trouvait à son côté au moment suprême.

Nous avons appris qu'après sa mort, Hermann Vérollet a été l'objet d'une citation posthume et que la médaille militaire lui a été décernée. Malheureusement, le texte des motifs ne nous est pas encore parvenu.

Pendant la préparation de ce numéro, nous apprenons la mort d'*Albert Soulier,* survenue après une longue maladie due à une intoxication par les gaz.

NOS DISPARUS

Toujours aucune nouvelle de *Paul Morel, Albert Atger, Alfred Alcais, Jean Dubois, Jacques Forel, Georges Loupiac, Emile Robequain, Georges King.*

NOS PRISONNIERS

Henry Chéradame et *Maurice Arbousse-Bastide* sont rapatriés.

CITATIONS ET PROMOTIONS

Maurice Rohr est cité à l'ordre du régiment : « Excellent conducteur, remarquable par son dévouement et son calme dans les situations difficiles ; s'est particulièrement distingué au cours des missions périlleuses qu'il a accomplies sous de violents bombardements pendant la période du 20 mai au 10 juin 1918 et pendant les reconnaissances faites par le général commandant la division du 8 au 16 octobre 1918. »

Léon James, caporal mitrailleur, est cité à l'ordre de la division : « Chef de pièce d'un sang-froid et d'une abnégation qui forcent l'admiration. Pendant la période du 28 septembre au 3 novembre 1918, s'est acquitté de ses fonctions à la satisfaction de tous ; gardant, sous les obus, un entrain remarquable et maintenant très élevé le moral de sa pièce ; s'est distingué à l'attaque du 31 octobre 1918. »

Hubert Garnier, médecin aide-major, a eu les trois citations suivantes : 1° à l'ordre du régiment (juillet 1915) : « Le 13 juillet a soigné, sous le feu, des blessés de sa batterie ainsi que de nombreux hommes de l'infanterie qu'il est allé relever à proximité de la position sous un violent bombardement. » — 2° à l'ordre du corps d'armée (mai 1916) : « Jeune médecin auxiliaire, donnant toujours le plus bel exemple de dévouement, de calme et de

courage. Lors de nombreux bombardements subis par les batteries depuis janvier 1916, s'est constamment déplacé sous le feu, de jour et de nuit, pour soigner des blessés. Est allé spontanément relever des blessés d'infanterie aux abords des positions. Le 28 avril 1916, jeté à terre et fortement contusionné par un projectile ennemi, n'a cessé de prodiguer ses soins au personnel des batteries sous un violent bombardement. » — 3° à l'ordre du corps d'armée (août 1918) : « Pendant vingt jours de combats particulièrement durs, s'est dépensé au delà de toutes limites pour prodiguer ses soins et parcourir inlassablement le champ de bataille, y recherchant les morts et les blessés sous les plus violents bombardements ; a donné une fois de plus les preuves d'un moral élevé et d'une belle bravoure. »

Albert Soulier, caporal, a été cité à l'ordre du régiment : « Excellent gradé. Engagé volontaire pour la durée de la guerre. S'est montré en toutes circonstances d'un allant et d'un courage remarquables. S'est particulièrement distingué dans l'exécution de patrouilles en avant de nos lignes au cours desquelles il a donné les plus belles preuves d'énergie et de sang-froid. »

Paul Monnet, capitaine, est fait chevalier de la Légion d'Honneur et décoré de la croix de guerre avec la citation suivante : « Officier d'une valeur militaire et d'une élévation mo-

rale incontestables. A fait preuve, au cours des opérations du mois d'octobre, des qualités les plus sérieuses. Intoxiqué le 3 octobre, a conservé le commandement de sa compagnie. Le 25 octobre, après deux tentatives infructueuses d'établissement d'une tête de pont, a poursuivi sa mission avec ténacité et saisi habilement le moment où la diversion effectuée par une unité voisine ralentissait le feu de l'ennemi drigé sur lui, pour lancer, en quelques minutes, une passerelle et jeter son unité sur l'autre rive. »

Paul Bourbon a été cité : 1° à l'ordre de la division : « Fusilier mitrailleur de tout premier ordre. Au cours des combats du 15 au 18 juillet 1918, détaché dans un emplacement avancé, est resté à son poste malgré les plus violents bombardements et a causé à l'ennemi des pertes sévères. » 2° à l'ordre de la brigade : « Gradé très énergique. Le 27 septembre, a contribué par son attitude très énergique à repousser une contre-attaque ennemie et à réduire au silence plusieurs mitrailleuses ennemies. »

Le pasteur *Edouard Benignus* est cité à l'ordre de la division : « Aumônier à la ...e division, a toujours montré le plus grand dévouement pour apporter aux troupes le secours de ses services dans toutes les situations. S'est, en particulier, distingué sur la Somme où il est resté un mois dans un poste de secours constamment soumis au bombardement ennemi. »

Jean Arnoux est cité à l'ordre de la division. — *P. Arnoux* a eu deux citations à l'ordre de la division. — Le professeur *Jean Monnier* est cité à l'ordre de l'armée. Nous n'avons pas le texte de ces citations.

P. Bourbon est promu sergent. — *Roger Jézéquel* est nommé aspirant. — *Serge Hentsch* et *Jean Wolfender* sont promus sous-lieutenants.

 

NOTES ET DOCUMENTS

LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION DU RHIN EN 1790

Dans le premier numéro de l'*Alsace républicaine*, l'excellente revue qui vient de se fonder sous la direction de M. Charles Andler, M. Ch. Schmidt raconte la fête de la Fédération à Strasbourg en 1790 :

En l'année 1790 « la France semblait entrer à la fois dans la liberté et dans l'unité : plus de barrières féodales ou provinciales ; plus de morcellement ; plus d'arbitraire ; un même cœur généreux et jeune dont les battements se répercutaient au plus profond du pays, dans le plus lointain village relié désormais à l'ensemble par la liberté commune et la commune souveraineté.

« A peine, dans les derniers mois de 1789, les libres communes révolutionnaires se furent-elles partout organisées pour lutter à la fois contre les aristocrates et contre les « brigands » — après la grand'Peur — qu'elles sentirent bien que ce n'était pas un mouvement local qui les animait. Elles participaient seulement, avec la force et la spontanéité de la vie, à un mouvement universel, et elles cherchèrent d'instinct un symbole qui exprima cette double vie, à la fois universelle et locale, et quel autre que la Fédération ? » (1).

De cette Fédération générale, dont l'idée, encore imprécise, est partie de Paris dès le 14 juillet 1789, et qui devait se réunir à Paris le 14 juillet 1790, les Fédérations locales furent la préparation, l'ébauche spontanée et généreuse, « farandoles partielles qui devaient se fondre en une farandole générale aboutissant à Paris. » (2).

(1) Jean Jaurès. *Histoire socialiste*, la Constituante, p. 550.
(2) Aulard. *Histoire politique de la Révolution*.

Celle de Strasbourg, « la fête de la Fédération des bords du Rhin », eut une signification particulière : l'Alsace y déclara sans arrière-pensée et en toute liberté son union avec le peuple français devenu libre ; aux liens politiques qui, depuis plus d'un siècle, l'unissaient à la France, l'Alsace, par la voix de ses fédérés, ajouta les liens de l'affection spontanée.

A l'heure où les Alsaciens retrouvent la liberté qu'ils avaient perdue, il convient de se souvenir de la Fédération de 1790.

Dès le mois d'avril 1790, des gardes nationaux de Strasbourg, réunis dans la vaste plaine des Bouchers, avaient déclaré s'allier aux gardes nationaux de l'Alsace, de la Lorraine, de la Bourgogne pour protéger le nouvel ordre de choses : ils s'étaient donné rendez-vous au 12 juin, pour consacrer leur alliance et prêter le serment civique. Peu après, à Metz, le 4 mai, les délégués de Strasbourg, réunis à leurs frères de Lorraine, renouvelaient le même engagement.

Le 11 juin, pour la première fois, des drapeaux aux couleurs de la nation furent hissés sur les quatre tourelles et sur la flèche de la cathédrale par ordre du Maire, M. de Dietrich ; les acclamations de la foule les saluèrent ; « ce spectacle, vu des rives opposées du Rhin, apprit à l'Allemagne que l'empire de la liberté était fixé en France ».

Le lendemain, soldats et gardes nationaux, députés par la ville et par la campagne, affluèrent à Strasbourg : il en vint du Jura et de la Marne, de la Haute-Saône et de la Loire-Inférieure, du Doubs et de la Meuse, de la Meurthe et de la Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin : plus de 7.000 hommes que la ville accueillit et hébergea.

Devant la porte de l'hôpital, sur la plaine des Bouchers, un autel avait été construit par les artilleurs ; des citoyens, des femmes, des vieillards, des enfants — comme à Paris — y avaient travaillé ; aux quatre coins, des mâts ornés d'oriflammes tricolores. Le 13 juin, au son du canon, des colonnes de fédérés sortaient de la

ville, précédées, encadrées, suivies par les troupes de la garnison. Maréchaussée à pied et à cheval, régiments de cavalerie, d'artillerie, d'infanterie, Royal infanterie, Alsace, Bourbonnais, Saintonge, la Fère, venu de Phalsbourg, et se rangèrent à côté de l'autel de la patrie. Peu après une flottille fut annoncée sur l'Ill ; des bateaux ornés de drapeaux, 400 femmes vêtues de blanc, des jardinières de Strasbourg en corselet vert, portant des paniers de fleurs et de fruits, débarquèrent, puis se joignirent aux fédérés. Quand les invités furent placés, la municipalité s'avança, précédée de deux vétérans portant le drapeau de la Fédération ; le bataillon des enfants de la patrie suivait ; puis vint une foule immense de jardinières, de pêcheurs, ceux d'Ittenheim avec une charrue surmontée d'un canon. Les jardinières déposèrent des bouquets tricolores sur l'autel et en distribuèrent aux autorités et aux vétérans. Au signal convenu, un coup de canon, les porteurs de drapeaux se réunirent au pied de l'autel. La messe fut célébrée ; au moment de l'élévation, on tira une salve de douze coups de canon pendant laquelle l'armée présenta les armes et les chefs firent mettre genou en terre ; mais « et ceci est un exemple digne d'être imité de tous les peuples éclairés », seuls les catholiques devaient mettre genou en terre : la tolérance de l'autorité militaire avait frappé les témoins de la scène.

Successivement parlèrent à la foule l'abbé de Weitersheim, le pasteur Blessig et le pasteur Huber, ce dernier au nom de la communion helvétique.

« Citoyens, soldats, s'écria le pasteur Blessig, habitants de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe, de la Loire et du Rhin, vous tous Français qui différez les uns des autres par le langage, par le culte, mais que le même esprit réunit, jetez avec moi un regard sur le lieu qui nous rassemble... C'est sur la chaussée qui traverse cette plaine que s'avancèrent, il y a un siècle, un roi redouté et un ministre sanguinaire pour ordonner par leurs menaces à la ville de Strasbourg de se

réunir à l'empire français. Que les phalanges qui couvrent aujourd'hui cette plaine sont différentes de celles qui alors vous investirent ! Soyez les bienvenus, vous qui de près et de loin venez avec tout l'appareil militaire nous apporter le dieu de la paix et les délices de la vie, la Liberté ! Vous ne voyez en nous que des frères et c'est encore en frères que se réunissent à nous ces vaillants guerriers placés dans nos murs pour la défense de la patrie.

« Dieu tout puissant ! jette un regard favorable sur cette armée ; elle va s'unir par le pacte le plus sacré ; c'est avec toi qu'elle formera sa première alliance. O toi le principe et la fin de tout bien, c'st pour la première fois que tu vois rassemblés en ton nom des milliers d'hommes armés, qui annoncent hautement à toutes les nations qu'ils détestent les conquêtes, puisqu'elles sont comme les chaînes du despotisme, toujours teintes de sang et de larmes.

« O Père des peuples ! c'est dans l'effusion de mon cœur que je t'adresse mes actions de grâce pour le sublime courage avec lequel une nation entière a érigé en toi cette sublime idée, ce vœu constant des philosophes et des gens de bien...

« Citoyens ! que toujours pénétrés des sentiments sublimes de la dignité de l'homme, de l'amour de la liberté et de la gloire du nom français, vous reconnaissiez tous les hommes pour frères et ne voyiez d'ennemis que dans leurs oppresseurs ; accueillez, chérissez vos compatriotes et vos voisins ; ne combattez que les traîtres et les tyrans... »

Après un chœur chanté par les jeunes filles protestantes, la prestation solennelle du serment eut lieu, annoncée par une salve. Le maire, M. de Dietrich, rappela aux fédérés l'objet de leur réunion. la gravité de leur serment civique ; aux bruits qu'avaient semés les ennemis de la Révolution — l'Alsaee et la Lorraine voulaient se séparer de la France — il répondit avec éloquence : l'Alsace et la Lorraine restent plus que jamais fidèles à la nation généreuse qui leur assure une paix éternelle.

Il faut entendre aujourd'hui, à nouveau, cette harangue vigoureuse :

« La position des départements du Rhin, l'ancien attachement de leurs habitants à l'Allemagne, la diversité de leurs cultes, l'adhésion d'un grand nombre de départements, celle de l'universalité d'une garnison nombreuse et de plusieurs autres régiments de troupes réglées distingueront le pacte fédératif que vous allez signer.

« Nos voisins attirés par les salves de nos canons sur les cîmes de leurs montagnes vont contempler les signaux de la liberté flottant sur notre tour. Que l'air transmette jusqu'à eux nos cris d'allégresse; qu'ils rendent grâce à la nation généreuse qui leur assure une paix éternelle en renonçant à toute espèce de conquête et en prenant l'engagement de ne jamais employer ses forces contre la liberté d'aucun peuple. Que notre exemple leur apprenne que le plus grand bonheur des hommes est d'être libre et de se chérir comme des frères...

« Quelles leçons sublimes de civisme les Français donnent à l'Europe : ils franchissent de grandes distances, ils abandonnent leurs moissons, ils sacrifient leurs intérêts pour se rapprocher, s'unir et élever des temples à la Liberté. Que ne devons-nous pas aux braves citoyens qui ont volé vers nous, pour placer sur le Rhin un phare qui signale au loin le triomphe de cette divinité, qui offre un asile aux victimes du despotisme et fasse reculer d'épouvante ses odieux satellites.

« Citoyens réunis au champ de la patrie... vous n'apprendrez pas sans indignation les calomnies par lesquelles des parjures se flattent d'affliger un roi-citoyen, un roi bienfaiteur de son peuple ; les départements se détachent, disent-ils, du reste de la France. En est-il un seul parmi vous qui ne se couvrît d'opprobe, qui ne poursuivît jusqu'à la mort ceux de nos habitants qui tenteraient d'arborer les bannières du despotisme de l'étranger ?... Citoyens-soldats et vous

soldats-citoyens, voyez ces vieillards, ces enfants, ces mères, ces jeunes filles qui confondent leurs vœux avec les vôtres, qui accourent se mettre sous la protection de vos armes pour que vous les conserviez à la France, à l'empire de la liberté : voyez-les dans l'attente religieuse du serment que vous allez prêter ! »

Puis le maire lut le serment de fidélité à la nation, à la loi, au roi, que la foule répéta avec une conviction sincère. L'enthousiasme fut général et plusieurs remarquèrent que les gens des campagnes, réunis en ce lieu, rentrèrent dans leurs villages animés d'un esprit plus « civique ».

Dans leur adresse à l'Assemblée nationale, les confédérés résumèrent leurs impressions en disant :

« C'est sur l'autel de la Patrie, au milieu d'un peuple immense, professant différents cultes, mais réuni pour la Liberté, que nous avons juré obéissance pour tous les décrets de l'Assemblée nationale et haine implacable pour les traîtres qui chercheraient à tromper le peuple et à le soulever contre ces mêmes décrets sanctionnés par le roi ; nous sommes armés pour vaincre ou mourir en défendant votre ouvrage et notre liberté. »

De cette « union sacrée », fruit de la liberté, les Strasbourgeois donnèrent alors un témoignage qu'il faut rappeler ; le jour du serment fédératif, Madame Brodard catholique et Madame Kohler luthérienne avaient eu chacune un fils ; des citoyens demandèrent que ces deux enfants fussent baptisés sur l'autel de la Patrie « pour montrer ainsi l'union qui règne à Strasbourg entre les différents cultes ». L'enfant Brodard eut pour parrain le chef de la garde nationale, un catholique, et pour marraine Madame de Dietrich, luthérienne ; l'enfant Kohler eut pour parrain le maire, luthérien, et pour marraine la femme du procureur de la commune, catholique ; les prénoms du premier furent : Charles, Patrice, Frédéric, Prime, René, de la Plaine, Fortuné ; ceux du second : François, Frédéric, Fortuné, Civique. Après la cérémonie, les deux ministres du culte s'embrassèrent.

Au baptême religieux succéda le baptême civique. Les marraines portèrent les deux nouveaux-nés au-dessus de l'autel de la Patrie, le drapeau de la Fédération fut déployé au-dessus d'eux, et les parrains prêtèrent en leur nom le serment de fidélité.

Ne sourions pas de cet enthousiasme ; pénétrés de l'esprit de la France révolutionnaire, les Alsaciens eurent alors le sentiment unanime de leur union avec la grande patrie née à la Liberté. Et de participer à cette liberté ils furent fiers parce qu'ils comprirent que l'élan venu de France et d'Alsace ne s'arrêterait pas aux frontières. « Sans doute, écrivit le témoin des fêtes de la Fédération, cet élan universel de patriotisme s'est fait entendre sur l'autre rive du Rhin ; puisse-t-il apprendre aux despotes que la liberté est le plus ferme soutien des Empires. Puisse cette auguste cérémonie prouver à tous les peuples que, quoique séparés par des opinions religieuses, l'autel de la Patrie doit être pour eux un point de ralliement ; puissent-ils enfin ouvrir les yeux sur la dignité du citoyen, ne plus ensanglanter la terre par des querelles qui leur sont étrangères, cesser d'encenser les despotes et se relever à la hauteur naturelle à l'homme ! »

C'était le vœu de 1790 ; c'est le vœu de 1919.

LES SYRIENS ET LES SIONISTES

Le grand quotidien arabe *Al-Hoda*, de New-York, annonce qu'un « Comité de la Palestine » composé de tous les éléments syriens d'Amérique s'est fondé dans le but de résister aux visées sionistes. Le Comité ne professe aucune haine à l'égard de la colonie juive de Palestine, mais il s'oppose à la création d'un Etat israélite dans l'Etat syrien.

On assure, d'autre part, que le gouvernement britannique a fait savoir aux chefs du mouvement arabe au Caire que, dans sa pensée, l'arabe restera la langue officielle du futur Etat palestinien, qui continuera lui-

même à être arabe. Les sionistes y auront simplement un foyer particulier dépourvu de tout caractère politique.

Les deux notions d'Etat juif et de Foyer israélite ne se recouvrent pas exactement, et les promesses faites aux sionistes ne satisfont pas complètement leurs aspirations.

Suivant le Bureau de la Presse juif de Stockholm, M. Wilson a reçu un leader sioniste, M. Wiezmann, auquel il a déclaré qu'il soutiendrait l'idée de la création d'une « Palestine juive une et indépendante ». Cette formule n'est point identique à celle qu'on attribue au gouvernement anglais et paraît contraire aux vœux de la population syrienne.

LES BOUDDHISTES ET L'ÉCOLE DU DIMANCHE

Les diverses sectes bouddhistes, écrit le missionnaire Frank L. Brown, dans la *Revue Internationale des Missions*, s'émeuvent des progrès que font les Ecoles du dimanche au Japon, en Corée, en Chine ; ils ont compris que ces écoles constituent pour elles un véritable danger. Aussi la secte principale, le Shinsu. a-t-elle constitué un fonds de plusieurs millions de *yen* pour la création d'écoles du dimanche bouddhistes. L'opposition directe s'est transformée en imitation ; ils veulent combattre l'institution chrétienne en lui faisant concurrence.

Leurs craintes sont justifiées par les chiffres que voici : il y a trois ans, les écoles du dimanche étaient au Japon au nombre de 1.985 avec un total de 125.078 enfants. En Chine, le nombre des élèves est de 133.474, et en Corée de 171.632, avec 6.631 instructeurs ou moniteurs.

Ces écoles sont un puissant moyen de recrutement pour les Eglises.

UN ASPECT RELIGIEUX DE LA GUERRE

A propos du quatrième centenaire de la Réforme, la *Revue de Métaphysique et de Morale* a publié un numéro spécial de plus de 400 pages et qui a paru à la fin de décembre 1918. Les collaborateurs auxquels elle avait fait appel sont de toutes origines : catholiques, protestants, libres-penseurs. Chacun d'eux a écrit d'après ses propres convictions et ses études personnelles. Il en résulte que tous n'aboutissent pas à des conclusions parfaitement convergentes ; mais l'ensemble de ces travaux constitue un document de premier ordre. Nous en détacherons quelques-unes des dernières lignes de l'article écrit par le capitaine E. Vermeil sur les aspects religieux de la guerre :

Le protestantisme et le catholicisme allemands sont à la fois dépendants et indépendants à l'égard de l'Etat. Celui-ci a tout intérêt à tempérer les passions religieuses, à atténuer les divergences confessionnelles. Il leur offre un terrain commun : la religion d'Etat, le nationalisme à tendances pangermanistes, le patriotisme religieux ou culte de la vie organisée.

C'est un système éminemment « contradictoire » et qui autorise toutes les contradictions, comme toutes les compromissions. Le catholicisme peut exiger, au nom de l'absolutisme, des privilèges d'Etat et, au nom de la liberté, les droits dus à toute corporation. Le protestantisme, pour maintenir son unité chancelante, s'appuie sur l'Etat. Le clergé des deux confessions conserve son influence sur l'Etat, et inversement.

C'est exactement le contraire de la solution anglo-saxonne. Chez les Anglais et les Américains, la religion est puissance sociale, non politique ; en Allemagne, elle est puissance politique, non sociale. Nombre d'intellectuels allemands combattent le Christianisme et le socialisme lui fait la guerre. Les intellectuels qui s'inspirent d'idées chrétiennes demeurent incapables d'organiser leur foi. Mais le Christianisme a pour lui la majorité des paysans, la classe moyenne, l'aristo-

cratie conservatrice. Les partis confessionnels sont en excellente situation dans l'Etat bismarckien. Ils ont le sentiment des nécessités politiques. Ils considèrent l'État comme menacé de toutes parts et sont, pour le militarisme, de meilleurs soutiens que démocrates et socialistes. Ils assurent, avant tout, le maintien de l'ordre, de la discipline et de l'autorité. La religion a besoin de l'Etat et elle l'utilise. Le catholicisme assure ainsi ses conditions matérielles d'existence et ses libertés. L'Eglise évangélique conserve par ce moyen son unité. L'Etat, à son tour, a besoin des confessions pour maintenir intact son caractère de monarchie militaire. L'Etat conservateur et organisateur est lié à la religion conservatrice et organisatrice. Tous deux sont les héritiers de la tradition médiévale qu'ils ont complétée et élargie par des concessions à l'individualisme et au libéralisme modernes.

C'est dire que le Christianisme germanique soutient, en principe, le « militarisme » allemand, ce terme entendu au sens le plus large, comme concentration des énergies nationales en vue d'un objet déterminé, comme organisation qui subordonne les destinées individuelles aux fins de l'Etat, comme esprit de cohésion, de discipline et de libre obéissance.

Cette alliance entre politique et religion explique en partie, sans aucun doute, la puissance de l'Allemagne. Sur elle se fonde consciemment cet Etat militaire, jeune encore, si audacieux depuis 1870. Des théologiens libéraux n'ont-ils pas admis cette alliance, comme nécessité du moment, l'Etat se voyant, ajoutaient-ils, « menacé de toutes parts » ? Ils n'entendent pas qu'on juge l'Allemagne comme l'Amérique du Nord ou l'Angleterre. Les partis confessionnels allemands ne cessent de glorifier la bureaucratie et la discipline militaire. Au cours de la guerre, ils ont élaboré et défendu avec âpreté la théorie de la guerre défensive. Ils ont soutenu le gouvernement de toutes leurs forces. Ils travaillent, avec quelle énergie, à la propagande patriotique dans l'armée. Si le catholicisme allemand,

en raison de son caractère international, est plus indépendant à l'égard de la Prusse et se fait de plus en plus le champion d'une paix de concessions, il n'en soutient pas moins le régime actuel...

Deux civilisations se sont fortement influencées ; mais elles ne se sont jamais rejointes. Elles sont aux prises à l'heure actuelle. Toutes deux s'inspirent d'un idéal de puissance. La première a cherché à la réaliser par le développement de l'énergie et de l'initiative individuelles, de la concurrence, des groupements libres. La deuxième, jalouse de sa rivale, a cherché d'autres moyens : la religion d'Etat, l'organisation disciplinaire, le principe d'autorité. De ce grand conflit est née la guerre.

Car la différence qui existe entre les tendances religieuses essentielles des groupements en lutte se retrouve dans l'ordre économique. Les Anglo-Saxons ont cherché à assurer leur expansion dans le monde, à acquérir de vastes relations commerciales et d'avantageux débouchés par leurs qualités pratiques, par l'utilisation des énergies individuelles et corporatives. Les Allemands, pour parvenir au même but, ont surtout perfectionné leur outillage matériel, leurs méthodes commerciales, bref leur organisation. L'ancienne tradition organisatrice, ils l'ont mise au service de la technique moderne. L'entrée en guerre des Etats-Unis a placé le monde anglo-saxon tout entier en face du monde germanique. Tandis que, d'autre part, l'Amérique se joint aux Anglais et aux Français, l'effondrement de la Russie semble autoriser le rêve d'un groupement continental, d'un ensemble germano-slave. Le conflit s'est élargi, sans perdre de son acuité. D'un côté, c'est la mentalité anglo-saxonne, de l'autre la mentalité germanique qui prédominent.

Celle-ci est, avant tout, une mentalité organisatrice. Elle accepte tous les inconvénients de l'organisation pour en avoir tous les avantages. Personne ne peut, à l'heure actuelle, douter de la valeur et de la puissance de cette organisation. De même que la

philosophie allemande du XIXe siècle est une méditation de l'idée d'organisme, de même que les confessions allemandes font du Christianisme un idéal d'organisation politique et sociale, de même le peuple allemand ne sait et ne peut vivre que dans un ensemble social fortement organisé. De là la force et la robustesse de la nation qui, on l'a dit très justement, englobe en une puissante synthèse une série d'autres organismes bien constitués et bien coordonnés entre eux, l'armée allemande, l'industrie allemande, la science allemande, etc. Il ne s'agit ni de critiquer, ni d'admirer aveuglément ou d'imiter servilement, mais de comprendre la leçon et d'en tirer profit.

C'est pourquoi, logiquement, le groupement anglo-saxon et français doit tendre, de toute son énergie, à s'organiser davantage. C'est la tâche la plus immédiate, l'effort le plus indispensable. Ne nous organisons pas comme les Allemands. Organisons-nous, tout simplement, pour nous et contre eux. « Le danger, on l'a encore dit avec raison, pour les nations du type germanique, c'est l'excès d'organisation, la réglementation minutieuse, pédante et mécanique. Le danger, pour nous, serait plutôt de nous abandonner à un doux et faible anarchisme, de nous refuser à l'effort et aux sacrifices qu'exige de l'individu *toute* tentative d'organisation ».

C'est donc bien d'une « égalisation des principes fondamentaux », d'une « péréquation » qu'il s'agit. De ce point de vue doivent être, dès maintenant, résolus tous les problèmes qui s'imposent à notre attention, le problème religieux comme les autres. Il s'agit de mettre en évidence la puissance organisatrice du Christianisme.

 

COIN DES NOUVELLES

LE 23 FÉVRIER

La journée de prière de la Fédération Universelle a été célébrée par tous nos groupements dans des réunions spécialement convoquées. Nous attendons des détails sur les assemblées qui se sont tenues dans les différents centres universitaires.

A Paris, tout s'est bien passé suivant le programme que nous avons publié dans le dernier numéro du *Semeur*. Ajoutons seulement que ce programme a été enrichi, au dernier moment, par la présence à Paris de membres importants de groupements lointains. Un des représentants de la Chine à la Conférence de la Paix, M. Chengting-T. Wang, est le vice-président de la Fédération Universelle. Naturellement, il a été invité à prendre part aux réunions. On a agi de même à l'égard du docteur Antoine Boac, membre de la mission tchéco-slovaque auprès de la Conférence de la Paix, et qui a été très mêlé à l'histoire de nos Associations dans la Bohême opprimée. On nous permettra de reproduire ici quelques-unes des paroles des deux orateurs :

M. Chengting-T. Wang, traduit par Mlle Bidgrain, s'est exprimé ainsi :

« Mesdames, Messieurs,

« Vous me permettrez de parler en anglais. C'est avec un sentiment de profonde gratitude que nous nous réunissons aujourd'hui, après quatre ans d'une des plus sanglantes guerres, sinon la plus sanglante du monde. C'est avec un sentiment de profonde tris-

tesse que je constate le départ de votre secrétaire général, qu'il m'a été donné de rencontrer plusieurs fois, en Angleterre et à Constantinople.

« Pendant ces quatre années, le monde a pu voir quel besoin profond nous avions de cette puissance qui peut terminer toute guerre. Cette puissance, nous sommes tous d'accord pour penser qu'elle se trouve dans les enseignements de notre Maître et Sauveur Jésus-Christ. Selon mon humble opinion, parmi les causes les plus directes de la guerre, se trouve la perversion de cet enseignement qui nous a été donné par le Christ : que nous devons nous aider les uns les autres. C'est l'ambition d'une nation à vouloir dominer toutes les autres qui a été le point de départ de cette guerre désastreuse. Si le principe du Christ, que nous devons nous servir les uns les autres, que nous devons nous aider les uns les autres, que nous devons nous aimer les uns les autres, était mis en pratique, comment pourrait-il y avoir des guerres ?

« Nous sommes profondément reconnaissants de ce que les peuples libres de l'humanité aient pu se tenir près les uns des autres et se soutenir mutuellement pour mettre fin à cette ambition qui est contraire à l'enseignement du Christ et à tout sentiment d'humanité. Les Etudiants chrétiens de Chine ont toujours regardé aux grandes démocraties, à celle qui est représentée ici et aux autres, comme étant destinées à mettre fin à ces cataclysmes.

« Depuis les débuts de la jeune République chinoise, nous avons constamment rencontré bien des difficultés parce que les forces de liberté manquent d'organisation en Chine. Les forces autocratiques ont été terriblement puissantes ; mais, malgré tout, les forces de liberté ont été capables de leur résister.

« C'est, pour nous, un sujet de profonde admiration que de voir, dans la personne de votre grand maréchal Foch, ce sentiment, cette certitude que les hommes ne combattent pas seulement avec leurs corps, mais qu'ils combattent avec leurs âmes. N'est-il pas vrai également que, dans la grande lutte pour le mal, nous avons besoin, non seulement du déploiement de toutes nos forces physiques, mais de la concentration de toutes nos forces d'âme ? C'est pourquoi, quoique les forces démocratiques soient encore numériquement faibles en Chine, nous avons le sentiment qu'elles pourront triompher et nous sommes loin d'être découragés par le sentiment des insuccès que nous rencontrerons.

« Et qu'est-ce qui est à la base de ce sentiment de confiance dans les forces démocratiques, dans les forces de la liberté ? C'est qu'il faut que la justice triomphe, il faut que ce qui est moral domine, il faut que Dieu règne dans le monde. C'est pourquoi, bien que le nombre des chrétiens, en Chine, soit petit, je suis heureux de constater que leur influence peut être grande, infiniment plus grande que leur nombre ne le ferait prévoir, et je m'attends à ce qu'un beaucoup plus grand nombre de nos jeunes gens chinois deviennent des disciples de notre Sauveur et de notre Maître.

« Je crois que, dans cette Conférence de la Paix qui se tient actuellement, la chose essentielle, c'est la Ligue des Nations pour la paix. Mais qu'est-ce qui rendra possible cette Ligue des Nations ? Ce n'est pas seulement une entente, ce n'est pas une alliance dans laquelle nous pourrions entrer, ce n'est pas le désir de quelques hommes d'Etat. Aucune Ligue des Nations n'est possible si toutes les nations ne reconnaissent pas que les principes de Jésus-Christ, — à savoir que nous devons nous aimer, nous aider, nous servir les

uns les autres, — sont la véritable règle de notre vie. Cette Fédération des Etudiants chrétiens, vous pouvez dire qu'elle est une petite Société des Nations. La Ligue des Nations est une organisation politique ; cette Fédération est une organisation spirituelle. Mais c'est cette Ligue fraternelle d'amour et de service, cette ligue spirituelle, qui doit être le fondement sur lequel l'organisation politique pourra être bâtie. C'est pourquoi, à vous, étudiants et étudiantes de France, je tiens à apporter les messages d'affection fraternelle des étudiants chinois, à vous qui êtes nos camarades dans la foi et dans l'amour. Et, lorsque je retournerai en Chine, je dirai aux étudiants de Chine la joie et le privilège que j'ai eus aujourd'hui à vous rencontrer, en ce jour mis à part pour la prière par la Fédération Universelle des Etudiants Chrétiens. »

M. Antoine Boac, parlant en français, nous a dit :

« Mes chers amis,

« Je suis très heureux de pouvoir être aujourd'hui dans votre réunion et de pouvoir vous saluer au nom de l'Association tchèque et au nom de l'Eglise évangélique tchèque dont je suis membre du Comité synodal.

« Vous avez beaucoup souffert et nous sommes émus à la pensée de vos deuils. Nous, en Bohême, nous avons eu peut-être moins de pertes sanglantes que vous, en France ; mais j'ose dire que nos souffrances ont été beaucoup plus grandes que les vôtres, que les souffrances de votre Association ; car, non seulement nous avons nos morts dans les combats, mais les membres de nos Associations ont été persécutés durant toute la guerre... Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que nos jeunes étudiants, nos jeunes chrétiens ont eu à souffrir pendant ces quatre terribles années. Je

vous citerai seulement quelques faits. Un de nos meilleurs théologiens, un homme qui était notre espoir, condamné à mort; plusieurs de nos jeunes amis, et des plus cultivés, condamnés à la prison à vie. Il a été défendu à nos pasteurs, à nos vicaires, de prêcher. Il nous a été défendu de célébrer la mémoire de nos héros religieux, des héros de notre Eglise, des hommes les plus célèbres de notre nation tchèque. On a arraché à nos enfants, dans nos écoles, les livres où l'on pouvait retrouver les noms de ceux qui sont les plus saints au cœur de chaque Tchèque. Et je puis vous dire que, sous ce régime cruel, ce sont les membres de notre Association chrétienne d'Etudiants tchèques qui ont montré une telle fidélité aux idées et à la foi de Jésus que le nom de celui qui a été condamné à mort — et qui, heureusement, est encore en vie, grâce, sans doute, à la direction de Dieu, notre vieil empereur étant mort juste à temps — le nom de ce jeune homme, aujourd'hui, est connu de toute notre nation; car il a été un réconfort, dans sa prison, pour les prisonniers politiques qui y étaient avec lui. Notre premier ministre, le Dr Kramarcz, notre ministre de la Défense nationale, M. Klofatch, ces hommes éminents se trouvèrent en prison avec lui et ils parlent de lui, de sa foi, avec le plus grand enthousiasme.

« Chers amis, je viens de Bohême et la Bohême est le pays des grands témoins de la gloire de Dieu. Il reste encore un peu du vieil enthousiasme de nos ancêtres et nous avons eu, pendant la guerre, un mouvement vraiment religieux dans notre pays. Le souvenir de notre glorieux passé, et puis toutes les souffrances provoquées chez nous par la guerre, voilà la source de ce mouvement spirituel.

« Et puis, ce sont de vrais miracles de Dieu qu'il

nous a été donné de contempler. Si vous lisez notre histoire, vous y trouverez notre Coménius écrivant, au milieu d'un vrai cataclysme, ce testament adressé à sa nation : « Je me fie à Dieu, qu'après l'ouragan de Sa « colère, tu seras de nouveau le souverain de tes desti- « nées, mon peuple bien chéri. » Maintenant, vous voyez s'accomplir cette prière prophétique.

« Vous voyez aujourd'hui un autre Coménius, notre plus grand tchèque du vingtième siècle, un homme croyant, membre de notre Eglise et qui a toujours soutenu dans notre pays l'Association des Etudiants chrétiens. C'est le président de notre République, le professeur Mazaryck. C'est lui qui a eu la gloire de proclamer ce que notre peuple attendait depuis si longtemps : notre indépendance et notre liberté.

« Devant ces marques de la puissance de Dieu, nous nous sommes réunis, il y a deux mois, le 18 décembre, à Prague. Nous étions plus de dix mille à cette assemblée ; et nous sommes seulement cent soixante mille chrétiens évangéliques dans l'ensemble de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie. Nous nous sommes réunis d'abord pour exprimer notre reconnaissance envers Dieu, et puis pour nous tendre la main, réformés et luthériens, et pour fonder une Eglise qui réponde à notre histoire, pour fonder une nouvelle Union des Frères tchèques.

« Et c'est pourquoi je suis très heureux de pouvoir vous adresser quelques paroles, à vous, chrétiens français. Notre peuple tchèque aime la France comme aucun peuple au monde, j'ose le dire. Notre peuple tout entier chante déjà, depuis des dizaines d'années : « Dieu est avec nous et celui qui est contre nous sera abattu par la France. » La littérature française, l'art français, toute la vie spirituelle française exercent la

plus grande influence sur notre vie nationale, sur notre littérature, depuis déjà plusieurs dizaines d'années. Mais, jusqu'à présent, ce qui est venu de France dans notre pays, c'était trop souvent le matérialisme, le scepticisme, le positivisme, le voltairianisme ; mais ce n'était pas encore le vrai christianisme. Nous autres, chrétiens tchèques d'aujourd'hui, nous avons les yeux fixés sur vous, chrétiens français. Aujourd'hui, Paris est le centre de tout le monde. Les yeux de tous les peuples regardent à la France, et dans l'avenir, c'est la France, ce sont les Français qui doivent être à la tête de tous les peuples du monde.

« Eh bien ! nous attendons de vous que vous soyez le sel de votre terre, que vous soyez ensuite la lumière du monde qui amènera l'humanité tout entière — et, avec l'humanité tout entière, notre peuple bien-aimé, notre peuple chéri — vers la source du vrai bonheur et du vrai salut, vers Jésus-Christ et son Evangile. »

CONGRÈS DES LYCÉENS

Le Congrès des Lycéens, ainsi que nous l'avons annoncé, se tiendra à Paris les 15, 16 et 17 avril. En voici le programme :

Mardi 15. — 9 heures : Méditation : « La vie intérieure », par M. Ernest Mörch.

10 heures : Discours d'ouverture, par M. le professeur Raoul Allier.

14 heures : Séance de travail. Lecture des rapports sur l'activité des groupes.

16 h. 1/2 : Conférence de M. le pasteur Elie Gounelle : « L'appel de nos morts ».

Mercredi 16. — 9 heures : Méditation : « L'esprit de conquête », par M. Pierre Maury.
10 heures : Séance de travail (lycéens et lycéennes séparés).
14 heures : Séance de travail mixte.
16 h. 1/2 : Conférence de M. le professeur Henri Bois : « Conversions d'adolescents ».

Jeudi 17. — 9 heures : Méditation : « L'esprit fédératif », par M. Albert Dartigue.
10 heures : Conférence ou séance de travail.
14 heures : Séance de travail.
17 h. 1/4 : Pour les congressistes protestants : culte de Sainte-Cène présidé par M. le pasteur Wilfred Monod.

VERSAILLES

Le groupe de Versailles des Lycéens chrétiens vient d'être cruellement frappé par la mort d'Edouard Dumas, son président, membre du Comité de *Notre Revue*, et qui a été pour notre Fédération un des collaborateurs les plus sûrs et les plus ardents. Nous ne saurions le faire connaître mieux qu'en reproduisant ici la plus grande partie du discours prononcé à ses obsèques, le 5 février dernier, par M. le pasteur Ernest Chazel :

« Chers amis,

« Votre bienheureux et bien-aimé fils Edouard a été l'une des meilleures joies de mon ministère. Aussi avec quelle inexprimable tristesse je l'ai vu lentement nous

quitter, de semaine en semaine. Et lorsque, jeudi dernier, tandis que je l'embrassais, son beau regard si paisible et si pur s'est posé sur moi, pareil à une caresse exprimant son désir de m'embrasser, lui aussi, comme j'ai senti quelque chose en mon cœur de père et de pasteur qui se déchirait ! Comme il m'a été facile de partager votre douleur et de mêler mes larmes aux vôtres !

« Depuis le jour où vous me l'aviez confié comme catéchumène, il y a huit ans, où votre amitié fidèle m'avait départi le privilège de diriger l'éveil de sa pensée, si rapidement mûrie et profonde, j'avais assisté avec gratitude à l'épanouissement de cette âme de choix, illuminée dès les premiers pas d'un reflet de l'Invisible.

« Je me souviens de sa première communion, de ce sérieux profond qui l'avait préparée, de cette paix intérieure qui rayonnait dans son regard de jeune homme, après la table sainte, et jamais je n'ai mieux senti qu'en pensant à lui cette réalité mystérieuse de la Grâce prévenante qui se communique aux cœurs droits et ne cesse de les envelopper à travers la vie comme d'une atmosphère céleste.

« Les années passaient. Les études austères du droit venaient, après certaines hésitations naturelles à une âme comme la sienne, solliciter et intéresser son intelligence étonnamment pénétrante et forte. Dans ce milieu intellectuel si nouveau, rien ne disparaissait de la candide droiture de sa foi. Au lycéen appliqué, prématurément capable d'aller à la philosophie avec toute son âme (avec quel scrupule il en abordait tous les problèmes !), de comprendre d'instinct les *Pensées* de Pascal et d'en faire sa nourriture, succédait sans secousse l'étudiant, préoccupé d'attirer les jeunes à la foi personnelle de « servir » à l'arrière puisqu'il ne

pouvait offrir sa vie autrement, en donnant aux autres le meilleur de lui-même. Et déjà la maladie, le marquant de son sceau, lui faisait sentir ses aiguillons, entravait sans cesse son activité, ajoutait encore au rayonnement croissant de sa vie intérieure la beauté religieuse de sa parfaite soumission et de son inaltérable douceur.

« Tel je le trouvais déjà dans cette chambre claire des Diaconesses, où une petite opération le retint quelques jours, dans ce premier contact simple et solennel avec le danger ou les inquiétudes naissantes. Et l'amour de son Dieu, qui l'avait prévenu et toujours entouré au foyer paternel, qui l'avait sans cesse attiré plus haut, le conduisait maintenant le long des eaux profondes mais tranquilles, bercé par les soins uniques d'une mère, jusqu'à l'heure où, si doucement, il l'a endormi — vous vous souvenez, mon cher ami ! — appuyé sur votre prière de père et sur les Béatitudes de son Sauveur que votre voix lui lisait.

« O quel sanctuaire, chers amis affligés, a été, pendant ces longues semaines, votre maison ! Et quel chef-d'œuvre auguste de la bonté et de la sagesse de notre Dieu, que le plus humble de nos foyers chrétiens lorsque le père et la mère, qui ont préparé leur fils à la vie avec tant d'amour, sont capables, quand l'heure est venue, de le conduire à Dieu et de le remettre entre ses mains !

« Oui, bénissez Dieu, à travers vos larmes, du privilège si rare aujourd'hui de cette paternité, de cette maternité intégrales, si j'ose dire, qui ne transmettent pas seulement la vie pour la terre, mais pour le ciel, collaboration infiniment douce et sainte avec Celui qui s'appelle le Père céleste et le Père des esprits !

« J'aime à me rappeler l'une de nos dernières conver-

sations intimes, alors que la maladie n'avait pas encore paralysé son activité. Sachant combien il était doué pour gagner les cœurs, pour faire rayonner sa pureté et sa foi, je l'avais engagé à consacrer tout ce qu'il pourrait de son temps et de ses forces à l'action parmi les plus jeunes, les Lycéens. Et le temps qu'il a pu consacrer à ses amis n'a été, hélas ! que trop court. Il venait me raconter ses expériences de Versailles, ses déboires, ses difficultés, ses encouragements. Nous causions de tout ce qui le préoccupait, rapports avec ses camarades catholiques ou incroyants avec son Eglise et la Fédération, études bibliques, problèmes religieux, la personne du Christ, la prière. Je ne pouvais m'empêcher de remercier Dieu en voyant la maturité et l'envergure de son esprit qui allait toujours droit au cœur des choses et des réalités spirituelles, ce mélange précieux de curiosité et de sérénité, d'ardeur et d'humilité, de largeur et de fidélité. Sous cette activité toute parfumée de modestie et de fraîcheur, on sentait le sol fertile d'une vie intérieure qui s'approfondissait constamment.

« C'est sans doute à cette époque qu'il écrivait dans *Notre Revue*, le petit journal des Lycéens chrétiens dans lequel il avait mis son cœur, ces lignes que je ne puis relire sans émotion et qu'il intitulait juvénilement : « Pro Pascalo ». Ah ! comme cette âme était faite pour les cimes de la foi et de l'amour !

« Pascal vous aidera. A l'heure où les ambitions « illimitées s'appuient sur la seule confiance en nos « propres forces, il nous rappelle notre misère natu- « relle. Quand la raison clame son infaillibilité, « l'inventeur de la machine arithmétique redit à nos « jeunes cervelles les droits et la supériorité du cœur « dans le double domaine de la connaissance et de

« l'action. Alors que la Bible nous apparaît soudain « descendue dans le plan des œuvres humaines les plus « hautes, inconnues de notre enfance, nous médite- « rons avec profit les remarques sur l'Ancien Testa- « ment, les miracles, les prophéties, le style des Evan- « giles. Qu'il y a de différences d'un livre à un autre ! « du livre de Dieu aux ouvrages des génies humains, « nous l'apprendrons d'un homme qui a compris que « tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscu- « rités de l'Ecriture ». Ceux que dégoûtent la « philo » « prendront leçon de patience de l'ascète agonisant qui « s'agenouillait avant d'écrire et priait pour les âmes « qui liraient les *Pensées.* »

« Cette prière de Pascal, Dieu ne l'a-t-il pas exaucée une fois de plus à l'égard de votre bien-aimé, chers amis affligés ? N'ai-je pas le droit de lui faire sa place, si humble qu'elle soit (il aurait voulu la dernière), dans la lignée de ceux qui s'agenouillent avant d'écrire ? C'était là de plus en plus, il me semble, l'attitude naturelle, le geste instinctif de son âme qui se purifiait au creuset de l'épreuve.

« J'en avais le sentiment, quoiqu'il fût extrêmement réservé sur le terrain de ses expériences religieuses, chaque fois qu'il me parlait de sa modeste activité, de ses études bibliques en particulier qui le préoccupaient beaucoup. Et je le retrouvais, cet esprit de prière, quand il s'agissait de ses rapports avec des camarades qui ne partageaient pas ses convictions. Avant de parler, avant de se donner avec le tact qu'il mettait en toute chose, sans doute il s'agenouillait en sorte que la sûreté de son affection ne venait pas seulement de sa bienveillance naturelle et de sa loyauté, elle avait sa source en Dieu, parce que, à l'égard des hommes comme devant la vérité, « il s'offrait ainsi qu'aurait dit Pascal, par l'humiliation aux inspirations... »

AFRIQUE DU SUD

On distingue, dans l'Afrique du Sud, deux organisations indépendantes. L'une groupe tous les étudiants chrétiens de race blanche, anglais et boers; son journal s'appelle *Unitas*. L'autre, de fondation plus récente, s'adresse aux élèves des écoles indigènes. Elle a tenu en juin dernier sa troisième conférence annuelle à Lovedale.

L'un et l'autre mouvements possèdent, comme prolongement, une association chrétienne de professeurs dont les membres travaillent à créer, là où elles n'existent pas encore, des associations d'Etudiants.

A la conférence de Lovedale, les délégués des associations chrétiennes de professeurs, après une discussion minutieuse, adoptèrent les statuts définitifs de leur Société :

« Cette association est interconfessionnelle. Elle veut être l'auxiliaire des Eglises. Ses membres sont de différentes dénominations religieuses ; ils n'abdiquent pas leur fidélité envers leur propre Eglise, mais sont plutôt aidés et encouragés, par l'Association, à en devenir des membres plus actifs. Les professeurs chrétiens peuvent appartenir à des Eglises diverses, leurs devoirs, leurs aspirations, les difficultés et les tentations qu'ils rencontrent sont pourtant les mêmes et ils servent le même Maître... Les chrétiens qui ne sont pas professeurs, mais qui désirent aider l'association, peuvent être admis comme membres associés. »

Notons qu'au cours de l'année précédente cette association était passée de 136 à 183 membres : ce qui portait de 5000 à 8000 le nombre des élèves et des professeurs rattachés au mouvement.

AUSTRALASIE

L'*Australasian Intercollegian*, dans son éditorial de juillet dernier, expose l'organisation générale du mouvement australasien.

Une « Convention » se réunit tous les deux ans et nomme le Comité général, qui, étant composé de représentants de toutes les parties de l'Australasie, ne peut se réunir fréquemment. Un Comité exécutif est donc désigné pour diriger la Fédération entre les réunions du Comité général. Pendant la première période d'existence du Mouvement, ce Comité exécutif siégeait tantôt dans un centre universitaire, tantôt dans un autre. Mais le développement du service de librairie, avec le matériel qu'il implique, obligea à choisir une base plus fixe. On prévoit le moment où l'importance toujours accrue de ce service permettra de le détacher complètement et rendra, par suite, au Comité exécutif la liberté de se déplacer.

Le numéro de septembre nous rend compte des principales questions étudiées à la dernière session du Comité général.

Au cours de l'année, des études bibliques avaient été organisées pour directeurs de cercles, dans les différentes Associations. En quelques endroits l'expérience fut heureuse ; en d'autres il sembla qu'elle nuisît plutôt. Beaucoup exprimèrent l'avis que des réunions de directeurs de cercles seraient surtout utiles, après le fonctionnement des divers cercles, pour résoudre les problèmes soulevés. Chaque Association fut laissée libre de modifier cette institution selon ses besoins particuliers, sans toutefois y renoncer complètement. Les rapports concernant les groupements des écoles secondaires montrèrent l'importance croissante de ce champ d'activité ; on décida de choisir une secrétaire

supplémentaire, et d'étendre encore l'œuvre des camps de vacances.

En vue de la Convention, qui doit se réunir en 1919, on étudie les changements à proposer dans l'article fondamental des statuts (Basis of members hip). Une commission d'information, prise dans les différentes Unions, sera chargée d'étudier cette question qui fait l'objet d'un article spécial dans le journal de la Fédération ; on cherche, semble-t-il, à formuler une profession de foi moderne, c'est-à-dire très large dans ses formules théologiques, et très précise dans ses applications à la vie de tous les jours.

Les préoccupations pratiques et politiques tiennent d'ailleurs une large place dans l'*Intercollegian*. Un article y traite « de l'influence du christianisme sur les idées politiques » montrant que l'Etat doit avoir pour but l'organisation positive de la justice et qu'il est, à ce titre, aussi sacré que la famille ou que l'Eglise elle-même, à condition qu'il se fonde sur le principe chrétien de l'égalité. Un autre discutera des mérites respectifs des trois conceptions politiques actuellement en conflit dans le monde : étatisme prussien, bolchevisme, ou « commonwealth » (1) britannique, et donnera sa préférence enthousiaste au commonwealth, plus proche de la notion du royaume de Dieu, « ou chacun donne consciemment son service au profit de tous ».

ETATS-UNIS

Le Dr Philip. K. Hitti a publié récemment un rapport sur l'œuvre accomplie l'an dernier parmi les étudiants étrangers dont il est secrétaire, à New-York.

(1) Ce mot intraduisible, qui semble signifier littéralement la mise en commun de toutes les richesses, est employé couramment pour désigner une sorte de république fédérative de tous les Etats britanniques.

588 étudiants et étudiantes, représentant 37 nationalités différentes ont été aidés au cours de l'année. Dans ce nombre il faut compter une centaine d'étudiantes françaises et cinquante brésiliennes envoyées par leurs gouvernements respectifs pour étudier aux Etats-Unis.

Les services rendus sont variés : tantôt il s'agissait d'accueillir les étrangers à leur arrivée, tantôt de leur procurer un emploi ou un logement plus convenable, parfois aussi de les assister en cas de maladie. P. K. Hitti a rendu 777 visites, organisé 67 meetings et 3 excursions. Les étudiants étrangers ont été aidés dans leurs études, aussi bien que dans leurs difficultés personnelles ; des groupes ont été organisés pour les discussions religieuses, et 3 meetings d'évangélisation ont amené quinze d'entre eux à entrer dans l'Eglise.

INDES

Une école de médecine, spécialement destinée aux femmes, vient d'être ouverte à Vellore, dans l'Inde méridionale. Actuellement elle ne prépare que des élèves en pharmacie et des aides pour les chirurgiens, mais des cours complets fonctionneront bientôt.

Au cours du 19e siècle, de grands efforts ont été faits pour tirer la femme hindoue de l'ignorance où elle était plongée.

C'est Mrs Margaret Wilson, de la mission écossaise, qui créa en 1829, à Bombay, les premières écoles de filles. Une vingtaine d'années plus tard, des hindous ouvraient des classes pour les femmes dans leurs propres maisons. Parmi ces pionniers, étudiants de la « Société littéraire et scientifique » de Bombay, on cite Dadabhoy Nowroji qui mourut récemment et que ses compatriotes avaient surnommé « le grand vieillard de

l'Inde ». En dépit de ces tentatives, vers 1881, la proportion des jeunes filles allant à l'école n'était encore à Bombay que de une ou deux pour cent. En 1912, le pourcentage s'était élevé à sept ou huit, et il va toujours croissant.

En ce qui concerne les études supérieures, c'est seulement en 1886 que deux étudiantes, filles d'un Parsi en vue, entrèrent à Wilson College. L'une d'elles étudia spécialement le français et fut élue, quatre ans après, fellow de l'Université.

L'honneur d'ouvrir aux femmes les études médicales revient à un petit groupe d'hommes, parmi lesquels un Américain résidant à Bombay. A cause des barrières, des castes et des lois religieuses, une femme hindoue, dans beaucoup de cas, ne peut consulter un médecin. La création d'un hôpital féminin, et l'ouverture des cours de médecine aux étudiantes était donc une pressante nécessité. A Bombay, en 1913, on comptait 89 étudiantes dont 29 en médecine ; en 1917, 140 étudiantes dont 53 en médecine.

Des progrès analogues ont été réalisés dans d'autres centres universitaires comme Calcutta et Madras.

Toutes les formes de service social sont accueillies avec enthousiasme, et poursuivies avec persévérance par les femmes hindoues cultivées.

PAYS-BAS

Nous avons reçu l'Annuaire de la Fédération des Etudiants chrétiens des Pays-Bas. En dehors des comptes rendus financiers et de la liste des membres, il contient deux discours de M. Rutgers, le secrétaire de la Fédération. L'un de ceux-ci décrit l'état actuel de la Fédération. Dans l'autre, M. Rutgers essaye de tracer la voie à suivre pour que l'Association réponde le

mieux possible à sa vocation sociale. Il insiste surtout sur le fait qu'il ne s'agit pas de créer une belle et vaste organisation avec ses multiples embranchements, ses cadres fixes et immuables, mais, qu'il faut déployer ses efforts à l'extérieur. C'est ce qui l'amène à se demander dans quel milieu la Fédération doit travailler à recruter ses membres. Jusqu'à présent, les étudiants avaient paru former une caste un peu à l'écart du reste de la société. A l'heure actuelle, ils n'ont plus le monopole de l'instruction « encyclopédique ». De plus en plus nombreux sont ceux qui, sans passer par les Universités, se sont élevés à leur niveau et M. Rutgers se demande s'il ne sera pas nécessaire d'élargir le champ d'activité en admettant dans la Fédération tous ceux que l'on pourrait appeler « les intellectuels ». Ces jeunes gens vont se trouver devant les grands problèmes de la vie. Il leur faut une base solide. Il faut surtout qu'ils ne les abordent pas avec des théories toutes faites, mais qu'ils soient capables de se former un jugement personnel. Le besoin religieux éternel de l'humanité se fait sentir, en ce moment, d'une façon toute particulière sous l'influence du bouddhisme et de la théosophie. Les adeptes de ces nouvelles doctrines s'efforcent d'en tirer tout ce qu'elles contiennent de beau et de vrai et ils essayent de placer la religion au centre du déploiement intégral des facultés humaines.

Pour faire connaître cet état de choses et pour empêcher que bien des jeunes âmes ne soient détournées par lui du « simple idéal chrétien », la Fédération a fait donner des conférences d'esthétique et de philosophie religieuse, cette année pour la première fois.

Ajoutons que l'Association des Etudiantes déploie une activité toujours croissante et que, pour rendre son action auprès des Lycéens aussi efficace que possible, la Fédération s'est assuré la collaboration de plusieurs pédagogues de renom.

Le Gérant : A. COUESLANT

CAHORS, IMP. COUESLANT *(personnel intéressé).* — 21.338

Liste des Groupes d'Etudiants Chrétiens Français

Pour Renseignements complémentaires
s'adresser à Mlle VIGUIER, 41, rue de Provence

Agen. Groupe de Lyceens.
Aix. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Alais. Groupe de Lycéens.
Belfort. Groupe de Lycéens.
Besançon. Groupe d'Etudiants et Lycéens. Groupe de Lyceennes.
Bordeaux. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Association d'Etudiantes et de Lycéennes.
Caen. Association des Etudiants.
Epinal. Groupe de Lyceens.
Grenoble. Association d'Etudiants,
La Rochelle. Groupe de Lycéens
Lille. Groupe d'Etudiants,
Limoges. Groupe de Lycéens.
Lyon. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Mâcon. Groupe de Lycéens.
Marseille. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montauban. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montpellier. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Nancy. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Nantes : Groupe de Lycéens.
Nimes. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Paris. Association des Etudiants Protestants, Association des Etudiants en théologie, Société des Amis des Missions, Groupe des Etudiants de l'U. C. J. G. de Paris, Association des Campeurs Parisiens, Association des Elèves de l'Ecole Alsacienne, Association des Elèves du Lycée Janson de Sailly, Association de Lycéens. Association des Etudiantes. Association de Lycéennes.
Rennes. Groupe d'Etudiants.
Rochefort. Groupe de Lycéens.
Rouen. Groupe de Lycéens.
Toulouse. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens. Groupe d'Etudiantes.
Valence. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Versailles. Groupe de Lycéens.